

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

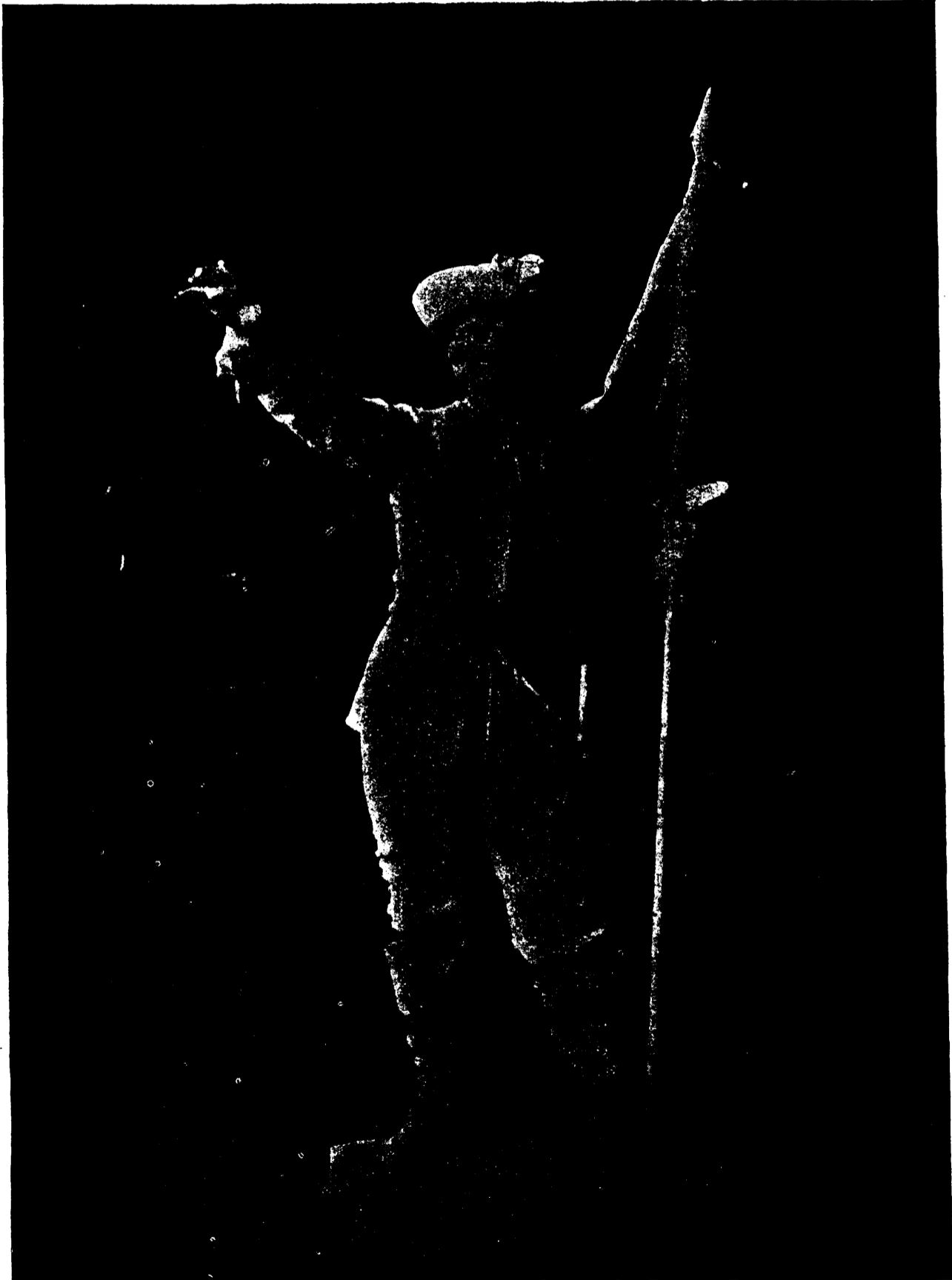
Un an, \$8.00 - - - - Six mois, \$4.50
Quatre mois, \$1.00, payable à l'avance
Vendu dans les dépôts 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 403 -SAMEDI, 23 JANVIER 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES,
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL. — PLAN DE LA STATUE DU MONUMENT MAISONNEUVE

Photographie Laprès—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Il y a cinquante ans, par Benjamin Silda.—Études de mœurs : Le bon garçon, par Wilfrid.—Poésie : La langue française, par Gérard.—Le rosier, par Eugène P.—Légendes gauloises et rêverie : Prenez patience ; Pourquoi il y a des puces au monde, par Paul Calmet.—Notes et faits.—Biographie : Alphonse Lusignan, par E.-Z. Massicotte.—Mgr Freppel.—Nos gravures.—A propos d'une correspondance, par Germain Beaulieu.—Primes du mois de décembre : Liste des réclamants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Montréal : Plan de la statue du monument Maisonneuve.—Portraits de M. Alphonse Lusignan et de Mgr Freppel.—Incendie du navire *Abyssinia* en mer : Sauvetage des passagers.—Vers le Pamir : La poste russe.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CAUSERIE

DEPUIS CINQUANTE ANS

* * Il n'est pas bon de dénigrer le passé, car ce serait de l'ingratitude. Sans le passé, que serions-nous ? Des sauvages. Pas ne voulons être autant arriérés. Alors donc, sans renier les jours de nos braves ancêtres, il est permis de parler des nôtres et de les comparer un peu les uns les autres.

Le monde marche, parfois à béquilles, et assez souvent sur des échasses. Notre siècle a choisi cette dernière pratique ; pourvu qu'il ne se casse pas le nez, il ira loin.

Les enfants sont les premiers à nous mettre sur la piste de la réflexion. Tout ce qui leur apparaît leur semble ancien. Nous voilà beaux, nous autres, qui croyons que tout est récent et que nous l'avons vu commencer ! C'est en écoutant les jeunes que je me suis rémémoré tout ce chapitre, neuf comme la lune, où je me perds à dire que cela et ceci et cette autre chose ne sont venus au monde qu'après ma naissance. Nos ancêtres ne se seraient jamais doutés de mon embarras, car les nouveautés chez eux étaient rares et bien définies.

Est-il vraiment neuf notre siècle ? Oui, puisqu'il a débuté au berceau de chacun de nous. Dites, quels sont les siècles qui vous appartiennent ? Pas un, n'est-ce pas, sauf le demi-siècle où vous vivez. Cela vous donne le droit de vous vanter de votre importance !

Je suis très sérieux et très rieur sur ce sujet. Ce que j'ai vu me prouve la nécessité de faire des comparaisons entre les choses un peu anciennes et les nouvelles, afin de juger des perfectionnements

survenus un peu partout depuis deux ou trois quarts de siècle. Va sans dire que j'incline pour les nouveautés ; il sera toujours temps de reprendre les vieilles manières, car si elles sont bonnes nous irons à elles ou elles reviendront à nous.

En morale, je ne trouve rien de nouveau à signaler. Fixons plutôt nos souvenirs dans l'ordre matériel, notre monde a bien changé sous ce rapport. Il était ce qu'il n'est plus, en quelque sorte. Un élan formidable s'est produit vers l'inconnu, ce qui a disloqué le corps social et provoqué des transformations.

Retournons à 1840, par exemple. Lisez les journaux de ce temps. Vous vous y trouverez dépayés, — je parle aux jeunes, — attendu que tout roulait alors sur des affaires différentes de celles de notre situation actuelle. Celui d'entre nous qui se souvient de ces jours d'autr-fois est amené à des réflexions assez curieuses ; il vit actuellement dans un monde autre que celui de sa jeunesse, un monde en apparence semblable, — pas pareil, mais le même cependant. Tout change et tout se recompose avec le temps — avec peu de temps en ce siècle — c'est la raison des remarques qui vont suivre.

* * Couper le grain à la faucille, à la poignée, le coucher sur le champ, le ramasser en javelle avec des rateaux, le battre à grand renfort de bras, s'épuiser la constitution à labourer la terre, puis à y semer l'espoir de la prochaine récolte, c'était l'ancien système. Les machines ont modifié tout cela. L'homme est devenu le roi de la création, puisqu'il n'a qu'à ordonner pour la voir produire. C'est donc une conquête de notre temps, qu'il faut enregistrer. Les premières machines à battre le grain, le couper sur pied, le ramasser, faisaient sourire des hommes que je croyais très intelligents et qui n'étaient que de vilains routiniers, comme il s'en voit encore.

La chandelle de six et la chandelle de quatre avaient du bon — mais pas autant que le gaz d'éclairage et la lumière électrique ! Nous avons appris le *B A ba* sous un lumignon enveloppé de suif ; nous écrivons le présent article sous les effluves de l'astre électrique. La nuit sombre, ténébreuse, effrayante, n'existe plus, et sans faire de la nuit le jour, dans le sens des viveurs qui mangent leurs fortunes entre deux soleils, nous avons de quoi nous moquer de Louis XIV et de ses douze cents chandelles allumées à un bal de Versailles. Le roi-soleil n'avait qu'une mèche de coton.

* * Jadis, pour traverser les rivières, il y avait des bacs. Plus tard on inventa les *horse boats*. Nos ponts valent mieux que cela. Laissez-moi vous dire que, dans les lettres de voyages de Mgr Plessis, qui visita la France et l'Italie en 1819, lettres inédites, il est parlé de l'absence des ponts dans les pays qu'il parcourait ; il en rit, tout en plaignant les populations qui souffrent de ce manque de transport. Sa bonne humeur lui fait sans cesse comparer le Canada avec les contrées européennes. Ce qu'il observe, ce qu'il dit n'a rien perdu de sa valeur : nous sommes le peuple constructeur de ponts ; de plus nous donnons l'exemple aux perceurs de tunnels, car notre méthode est la meilleure du monde entier.

M. Merritt, parlant en présence de la législature, disait : " Nous devrions utiliser les navires à vapeur qui commencent à voyager d'Europe en Amérique. Une subvention du gouvernement de Québec amènerait deux ou trois de ces vaisseaux dans notre fleuve, chaque été, et voyez quel bien-fait pour nous ! "

Cinquante ans après M. Merritt, nous voyons deux ou trois navires à vapeur remonter le fleuve, chaque jour de l'été, portant au Nouveau Monde des produits, contre lesquels ils échangent ceux de notre Canada.

Il est juste d'ajouter que M. Merritt passa pour un visionnaire en son temps.

Vers 1817, un membre de la Chambre des Communes d'Angleterre disait que, si des émigrants étaient expédiés au Canada, il faudrait leur envoyer de la viande et de la farine pour subsister, vu que le pays était à l'état sauvage. C'est nous,

à présent, qui envoyons des céréales et du bœuf et des moutons et du beurre et du fromage et des pommes aux marchés de Londres.

* * Nous n'avions pas d'aqueduc, rien que des puits ou le service des porteurs d'eau, hélas ! peu agréable. Et le breuvage de notre premier père coûtait le prix ! Par un coup de baguette, la fée moderne a donné à chaque maison un robinet ; quel fleuve ! De l'eau à laver tout le monde, on n'en revient pas. Les jeunes s'imaginent que cela a toujours existé. Avoir le Saint-Laurent dans sa chambre était un rêve, qui vient d'être fait réalité. Inclinez vous, fière jeunesse — et redoublez d'ardeur pour l'eau claire.

Quinze sous de port une lettre ordinaire entre Québec et Montréal. Des faiseurs de calculs demandaient que le taux fut réduit à six sous. Horreur ! Nous l'avons amené à un sou, pour la plus grande gloire de ceux qui écrivent : " A mon fils, commis en ville. " Il y a même un bureau qui s'occupe de retrouver l'adresse oubliée des destinataires. Le fils en question ne tarde pas à recevoir des nouvelles de sa famille.

* * Une couture à la main, quoi de plus beau ! Des rêveurs, cependant, voulaient coudre à la mécanique. Ces fous d'inventeurs ! Pourquoi pas chercher le bâton à un seul bout, la corde à virer le vent ou la fleur qui ne fauche jamais ? On est parvenu, néanmoins, à coudre assez proprement une foule d'articles qui se vendent en magasin et se portent très bien. Sont-ils drôles ceux qui ne veulent jamais croire que l'humanité fait un pas en avant chaque fois qu'elle remue ! Laissez donc l'humanité tranquille : elle est conduite par plus fort qu'elle-même. Et puis, elle se moque bien de vous ! Suivez la doucement pour avoir l'air de la comprendre.

Les rues étaient sales, non égouttées, puantes, sans trottoirs, sans nivellement. Cela nous semblerait tout à fait convenable. A présent, elle sont dix fois mieux, mais nous les voulons dix fois meilleures, et nous n'avons pas tort. Faites nous des allées de plaisance, nous payerons double contribution. Rendez la vie en plein air agréable, les gens en santé vous le demandent. Ceux qui n'ont pas de santé n'ont rien à demander, mais ils sont avec nous et désirent que l'on fasse des villes habitables, et ils séjourneront en ce monde plus longtemps ; autrement ils le quitteront vite !

Les arbres, c'étaient bon pour les forêts, pas d'ombrage dans les villes ! Petit à petit, on a planté le long des trottoirs de jolis alignements de verdure qui forment un parasol continu, durant la saison des chaleurs. Nous demandons que toutes nos villes se remplissent de branches feuillues, hautes, verdoyantes, pour le plaisir des yeux et pour abriter nos têtes échauffées par le soleil de la canicule. Allez-vous nous accorder cela ? Peut-être que non. Craignez, pourtant, d'être appelés rétrogrades, c'est un mot terrible, qui vous prive du suffrage populaire. Méditez sur la question des arbres d'ornement.

A toute heure, tout moment de la journée, il fallait partir en ville pour voir l'épicier, le boucher, le marchand de batiste, le vitrier, que sais-je ? Aujourd'hui, on se parle par téléphone. Il n'y a pas d'affaire, si pressée qu'elle soit, qui ne se règle par le fil téléphonique. Les amoureux même ont adopté cette broche pour parer aux circonstances imprévues.

* * " Un chemin de fer partira un jour de Québec et ira rejoindre le Haut-Canada " Voyez-vous comme ce projet était impossible ? Il l'était tellement que j'ai entendu un orateur s'écrier : " Pas un enfant, parmi ceux qui sont au berceau, ne vivra assez longtemps pour voir ce merveilleux ruban de fer et les locomotives qu'il portera. " Quinze ans plus tard, cet entêté montait en chemin de fer — première classe — pour aller voir sa tante à l'ancien bout du monde : à Montréal.

Les journaux annonçaient que l'on avait imaginé une machine à écrire et qu'elle allait être mise dans le commerce. Un long éclat de joviale

humeur répondit à "cette bonne farce." C'étaient des gens qui croyaient savoir l'orthographe.

Il y avait des hommes qui ouvraient des trous dans les rues et y plantaient de longs pôteaux sur lesquelles ils assujettaient des fils de fer, et nous nous demandions ce que cela voulait dire. On nous répondit : "C'est le télégraphe." Aucun de nous ne sachant le grec, nous restâmes dans notre ignorance. *Telé* veut dire : de loin ; *graphein* signifie écrire :—donc, écrire de loin. Il était évident que l'on se moquait du pauvre monde. Lorsque les dépêches commencèrent à circuler, plusieurs citoyens y virent distinctement la griffe du diable. Le fait est que Satan a toujours passé pour un individu extraordinaire. Sa réputation est surfaite néanmoins. L'homme l'a battu en trouvant l'électricité.

Un yankee, appelé Cyrus Field, voulait réunir l'Europe et l'Amérique par un courant télégraphique ; on se moqua de son projet. Il mit sa fortune au jeu et réussit ; alors tout le monde déclara que ce n'était que l'application du sens commun, et même que la chose n'était pas surprenante : la preuve, c'est que les narquois de la veille devinrent les actionnaires du lendemain. Ils "approuvaient" l'idée de Cyrus Field. Bonnes gens !

* * Les oranges, les poires, les raisins de table et tant de bons fruits qui croissent et mûrissent loin de nous, ne pouvaient nous parvenir sans coûter des prix en l'air. Lucullus dinait sans bananes sur les bords du Saint-Laurent. Nous avons changé tout cela ; les produits des antipodes sont à nos portes, à bon marché, et je doute que le paradis terrestre ait été aussi bien approvisionné que nous le sommes en ce moment. Nous le serons bien davantage les années prochaines. En même temps, la pomme fameuse de Montréal est à la place d'honneur sur la carte des bons restaurants de Paris.

Celui qui prononçait un discours était obligé de l'écrire, pour faire le bonheur de ceux qui ne l'avaient pas entendu. Nous parlons, et les sténographes prennent nos phrases au vol, les impriment, les répandent, de sorte que nous n'avons plus qu'à parler,—seulement, malheur à celui qui parle mal ! il n'a pas le temps de se corriger.

Le travail de l'imprimerie était atroce, lent, accablant, irrégulier, sans plaisir. Maintenant, c'est un jeu ; une presse que vous regardez tourner, vous donne vingt mille tirages à l'heure. Autrefois, c'était cent, ou même moins, et l'on mourait à la peine. LE MONDE ILLUSTRÉ eut coûté vingt piastres d'abonnement à l'époque de ma tendre jeunesse.

Des gravures mal faites, barbouillées de couleurs impossibles, nous étaient offertes à raison d'une piastre chacune. Nous trouvions cela superbe. Les procédés nouveaux se sont produits et l'on nous vend des chefs d'œuvres à trente sous, mais nous demandons de les payer trois fois moins. Cela viendra.

* * Dans l'ordre des choses artistiques, quel changement ! Nous avons des dessins chinois, des colorations insensées, des formes qui ne disaient rien. Voilà que l'on nous offre de beaux modèles, d'après les œuvres des maîtres, des imitations présentables, des copies de choix. Les étoffes, les meubles, les bijoux s'adressent à l'esprit et au sentiment. Il y a un réveil de pensées dans nos industries de toute nature. Nous voyons plus de belles choses en un jour que durant une année autrefois.

J'ai vu, j'ai vu, j'ai vu telle époque où il n'y avait rien à voir. A présent, c'est comme au théâtre :

Je vois le soleil et la lune
Qui tiennent des discours en l'air.

Ceci est la satire de mon article, car je parle de ce que tout le monde connaît ; donc : discours en l'air.

* * Mais, n'allez pas croire que je vais m'ar-

rêter ici ! Il me tombe sous la main un livre intitulé *L'homme comme il le faut*, œuvre du R. P. Marchal, et j'y trouve la description d'un type humain créé par l'extrême développement des affaires, depuis cinquante ans : l'aventurier de la Bourse. Ce type-là existait avant nous, comme la punaise à patate, mais il n'avait pas encore rencontré son aliment propre, dans une proportion convenable à ses capacités ; il l'a maintenant et il prospère, pullule, s'entend, dévore, saisit, transforme une partie de notre société. Voici les paroles du Père Marchal :

"Doué de cette puissance d'illusion magique qui changerait en diamant les pierres du chemin, cet homme a foi en sa fortune. Il sait qu'elle l'attend quelque part et, dût-il crever sous lui cent chimères, il la poursuivra sans relâche. Sa foi le rendra éloquent, et son éloquence, où les chiffres tintent, agit sur les créanciers comme la musique militaire sur les soldats que l'on mène au feu. Elle transforme l'avare en prodige, le lâche de l'épargne en héros du risque, et l'alarmiste timide en spéculateur audacieux. Sortie de sa cervelle en ébullition, une fumée se réalise et devient palpable. Rien ne déconcerte ce soldat du laque, ce Christophe Colomb de l'opulence. On le croit perdu, sombré ; la Bourse crie : "Un homme à la mer !" Levez les yeux, il est au haut du mât de cocagne, criant : "terre, terre !" et saluant avec allégresse sa découverte tant rêvée. Le voilà riche, mais ne lui parlez pas de quitter cette vie d'agitation et de luttes ; elle est son atmosphère, son élément, son climat. Comme ces animaux marins que l'eau douce emprisonne il lui faut pour vivre la salure du flot, l'écume de l'orage. Les affaires sont des cartes pour ce terrible joueur et il les battra de ses mains fiévreuses tant qu'il n'aura pas amené l'atout de ses rêves. L'inquiétude est sa loi, son souffle, et la spéculation l'emporte dans sa course vertigineuse comme le courrier sauvage qui emportait autrefois Mazappa dans les steppes de l'Ukraine. Il marche, il court, faisant le tour des affaires et des intérêts, touchant à tout, remuant à la pelle les vérités et les mensonges, les mondes et les atomes, les réalités et les paradoxes, créant des valeurs fantastiques, fatiguant les billets de banque, faisant sauter des cervelles—jusqu'au moment où une vague l'emporte, pour ne pas laisser à l'ennui la peine de consumer ses jours."

Oui, c'est la première fois dans l'histoire du monde que l'on voit cette classe d'hommes exercer ses talents sur une grande échelle, parce que c'est la première fois qu'un horizon aussi immense lui est livré.

* * N'allez pas confondre celui qui précède avec ce que l'on appelle "le millionnaire." La plupart des millionnaires ont gagné leur argent par des travaux dignes de respect. Le millionnaire dit : "Je me suis fait moi-même," et avec raison. Les malins disent : "Il se suffisait lui-même," mais c'est pour la galerie qui demande à rire. Les hommes très riches ont existé de tout temps ; de plus, il en faut. Que notre époque nous en montre une floraison, je n'y vois pas de mal. L'argent s'entasse, puis coule comme de l'eau ; chaque terre en est arrosée. L'argent roule, nous roulons avec lui. Rouler est le sort du monde, il n'y a rien de carré dans la nature. L'homme a conçu la forme carrée, et c'est pour cela qu'il manifeste son admiration en disant : "Un tel est rond en affaire."

Les richards de l'antiquité tenaient un rang spécial, les nôtres ne font que l'imiter. A Pompéi, l'on vient de découvrir une résidence de belle mine, et les mots *Salve lucro* sont gravés sur le seuil de la porte. Honneur au gain ! Il fut, de tout temps, un demi-dieu, le seigneur l'Argent ; il n'a pas attendu le caoutchouc et le pavage en asphalte pour se faire valoir. Je ne m'étonne pas qu'il se déploie de nos jours avec tant d'éclat,—tout s'y prête, nous prétons tous de l'argent à l'Argent. S'il nous ruine, il s'enrichit, et quand il est riche il se ruine à son tour afin de nous enrichir. La boule est ronde, voyez-vous.

* * De cet article, la morale la voici : De pro-

digiieuses nouveautés nous sont offertes pour notre confort particulier, profitons-en, mais ne disons rien contre ceux qui en retirent des fortunes d'occasion. Nous sommes riches, éternellement riches de bienfaits que la science, les découvertes, l'industrie, l'audace des hommes d'affaires ont répandus parmi nous depuis cinquante ans. Aucune période de l'humanité n'a vu autant de transformations que celle de 1840 à 1890. Nous avons vécu dix existences dans ce court laps de temps. C'est fort joli. Mourons joyeux.

Benjamin Sulte.

ETUDES DE MŒURS

LE BON GARÇON

Cou court (malgré la cacophonie), dos un peu voûté, mains larges et épaisses, cuisses de même, joues fertiles en poil, cheveux un peu frisés sur le cou et sur les tempes, œil limpide et doux, nez court, tout le reste en proportion, tel est le bon Gédéon, un gros courtaud, que tous les vieux et les vieilles surtout au village estiment fort et souhaitent à leurs petites filles "pas assez fines" pour s'attacher à lui.

Gédéon n'est pas paresseux mais quand le temps en est venu il aime à se reposer. Il aime surtout à se bercer sur une chaise solide.

A peine s'est-il mis au lit qu'il dort d'un profond sommeil, sommeil que rien ne trouble, sommeil de paix ; il ne fait que de bons rêves qu'il aimera à raconter le lendemain.

Il reçoit sa gazette une fois la semaine et la lit en entier sans oublier le feuilleton. Aussi est-il en état de dire au voisin tout le nouveau lorsqu'il vient veiller chez lui.

Il va à la grand'messe tous les dimanches ; souvent aussi il entend les vêpres ; car Gédéon est un excellent catholique.

Le dimanche soir, il sort de son coffre sa bouteille d'odeur, en met un peu dans son mouchoir immaculé, et sans oublier de fermer son coffre, il va ensuite doucement avec sa grasse pouliche voir la fille du père Tranquille, mademoiselle Sapience ; car il dépasse déjà la vingtaine : ses moustaches en font foi, bien qu'elles ne soient pas aussi bien tournées que celles du commis du coin.

Il est un peu gêné, m'a-t-on dit : la cause en serait dans le sarcasme de quelques *jeunesses*, mécontentes de ce que Gédéon n'a pas voulu se mettre avec eux autres pour acheter une bouteille de *boisson*.

Lui, préfère les bonbons, et il en fait manger à sa *boude*. N'allez pas croire, cependant, qu'il prodigue son argent. Il tient à en avoir toujours dans son portefeuille de cuir carré : car c'est un garçon ménager.

Enfin, je dirai, après la mère Gatiane, qui m'en parlait, non sans quelque dessein, devant sa fille : c'est un bon garçon accompli, sous tous les rapports.

WILFRID.

La morale, c'est la vérité du cœur, et la foi, c'est la vérité de l'intelligence.

Le sujet du bonheur réside au fond de l'âme et ce triste monde ne saurait nous en offrir l'objet.

Une âme éprouvée disait : Avec le ciel dans peu de temps et la communion tous les jours, comment songer à se plaindre ?

Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau.—JOURNET.

Lorsque le célèbre chirurgien Nélaton entreprenait une opération délicate et difficile, il disait : "Surtout ne nous pressons pas, car nous n'avons pas de temps à perdre."



LA LANGUE FRANÇAISE

I

A M. LE PRINCIPAL GRANT (*)

Sur la côte indienne et sur le Saint-Laurent,
Nouveaux fleurons ornant la couronne de gloire,
Alb on promenait un œil de conquérant ;
Superbe, au lendemain d'un traité dérisoire.

Mais, régner c'est futile, il faut être tyran,
En verge il faut changer le laurier de victoire.
Marâtre, elle veut voir ces fils d'un autre sang
Abandonner leur langue, oublier leur histoire.

On protesta longtemps ; mais, petit à petit,
Le temps faisait son œuvre, hélas ! quand retentit
D'un Anglais éminent la parole vibrante :

" O vous que l'Angleterre ou dédaigne ou tourmente
" Premiers colons du sol, Français, je vous soutiens !"
— Noble Grant, sois béni de tous les Canadiens !

II

AU PEUPLE CANADIEN

Et toi, peuple, qui veux conserver ton langage,
Mais vois sa pureté s'altérer tous les jours,
Qui, lisant les écrits des tiens, à chaque page
Sens des termes anglais l'audacieux concours,

Et qui sais tes enfants, nonobstant l'avantage
Du travail, du talent, dépréciés toujours,
Ecoute ce grand homme, admire son courage,
A ses mâles accents accorde tes amours.

Ah ! l'Anglais entendit cette fière éloquence :
Plira-t-il ? Verra-t-on jamais son arrogance
Enfin rendre justice aux nôtres ? Je ne sais ;

Mais qu'au moins notre peuple, instruit par ces paroles
Abandonnant les vœux et les souhaits frivoles,
Conserve intact et pur l'idiome français !

GÉRALD.

LE ROSIER

— Mille tonnerres ! faut-il être assez canaille !
ah ! le gredin ! ! exclama le vieux garde, s'arrêtant
à bout d'expressions, planté tout droit devant une
tombe.

A la fin, c'était trop fort ! on n'imaginait pas
pareille canaillerie ! Jamais, non, Dieu merci, ja-
mais il n'avait constaté un fait aussi inouï que
celui qui, depuis quelques jours, le confondait, le
remplissait d'indignation, lui bouleversait la tête !

Cependant, ce n'était pas d'hier qu'il faisait sa
ronde à travers les silencieuses allées ! Il y avait
déjà une dizaine d'années que le père Jean, un
vieux brave, avait quitté le régiment. Grâce à
d'excellents états de service qu'accompagnaient pas
mal de blessures attrapées un peu partout, il
avait obtenu une modeste place de gardien au
cimetière d'Ivry. Vieux garçon sans famille,
après avoir quitté ses camarades, il se trouva seul
au monde, sans affection, si ce n'est pour la mé-
daille militaire qu'il portait sur la poitrine, et se
prit d'un véritable amour pour les tombes confiées
à sa garde.

Peu à peu, elle devinrent toute sa vie ; ils les
considéra comme sa propriété, sut par cœur les ins-

(*) M. Grant principal de l'université Queen's, de cette
même ville, a prononcé à King ton. le 30 novembre
1891, ces fières paroles, d'autant plus belles pour nous
que nos conquérants ne nous ont jamais gâtés : " Ah !
que nous ayons un chef inspiré de Dieu pour nous faire
sentir que nous sommes tous Canadiens et surtout pour
nous faire comprendre les belles qualités de nos frères
français ! Ils sont le noyau de notre pays : le Canada est
peut-être plus à eux qu'à nous parce qu'ils étaient ici les
premiers et qu'ils ont jeté dans le sol des racines plus pro-
fondes. Il ne peut y avoir de Canada sans une entente
cordiale entre eux et nous. Ils enseignent à leurs en-
fants à parler anglais ; enseignons aux nôtres à parler
français."

criptions peintes fraîchement sur la croix de bois,
ouvrées dans la pierre durcie par le temps. Ses
tombes étaient sa famille, ses amis, son régiment !
et, au milieu d'elles se promenant lentement, ha-
bitué au cri de son pas sur le sable, ses jours s'é-
coulaient dans le calme heureux.

Mais son bonheur venait de disparaître ; subit-
ement, sa vie si douce avait été empoisonnée ; la
colère fai-ait bouillonner tout son sang : le père
Jean s'était aperçu qu'on volait ses tombes ! Tous
les objets de valeur réelle étaient dédaignés ; mais,
dès que sur une tombe resplendissaient de belles
touffes de fleurs, une main sacrilège, profanant le
saint souvenir, volant le mort, arrachait les plus
belles fleurs.

La lâcheté de ce crime dépassait les bornes de
l'intelligence du vieux soldat, et, dans son cerveau
une seule idée restait : Pincer le voleur et ! . . .
et ? . . . il n'achevait pas, mais son bras se tendait,
son poing se fermait avec violence dans le vide,
menaçant l'inconnu. Autour de lui, brisant le
bout de sa canne, il faisait violemment sauter les
cailloux ; puis, il reprit sa promenade, criant à
chaque pas dans un refrain qui contenait toute sa
rage :

— Mille tonnerres ! faut il être assez canaille.

* *

En tournant une allée, le père Jean aperçut
une toute petite fille, trotinant d'un pas incer-
tain ; elle était à peine vêtue ; sa robe, une loque
à travers laquelle se montrait sa chaire rosée,
était couverte de boue, et le bas lui tapait sur
les mollets. Ses pieds nus heurtèrent un gros
caillou, la douleur lui fit pousser un léger cri, elle
s'arrêta une seconde, puis, promenant autour d'elle
un regard inquiet, reprit sa marche.

De loin, le garde suivait ce petit corps que le
vent faisait balancer ; probablement, se disait-il
une de ces jeunes mendiante qui pullulent dans
le cimetière, vagabondes envoyées là par d'infâmes
parents pour soutirer quelque argent à la sensibi-
lité des visiteurs. Tout à coup ses joues s'empour-
prèrent ; ses yeux brillèrent de colère ; il voulut
crier, mais suffoqué d'émotion, ne put pas ; im-
mobile, il vit la petite se baisser sur une tombe et
saisir à pleines mains un rosier qu'elle secoua avec
violence, elle tirait avec une force qu'on ne lui eût
pas supposée et, l'empoignant au pied, faisant un
dernier effort elle l'arracha.

Elle se releva, serra l'arbuste dans ses bras et
s'enfuit droit devant elle, buttant à chaque pas,
manquant de tomber, se déchirant les pieds sans
pousser un seul cri de douleur. Elle allait, em-
portée dans une course folle, sans rien voir, n'en-
tendant même pas derrière elle la respiration hale-
tante du vieux garde qui avait peine à la suivre
et mâchonnait entre ses dents serrées :

— Ah ! coquine, je vais te pincer, ton affaire est
bonne !

* *

Quand le père Jean la rejoignit, tout au fond du
cimetière, dans le coin de la fosse commune, l'en-
fant était tombée à genoux devant une tombe qui
formait un contraste étrange avec les tombes en-
vironnantes ; une simple petite croix en bois, mal
enfouée dans la terre, était à peine plantée, au-
tour, comme sur une des plus riches, des fleurs
superbes la couvraient.

Le garde, interloqué, s'était arrêté, regardant
cette pauvre agenouillée ; elle murmurait tout
haut des mots incompréhensibles, son corps était
convulsivement secoué par les sanglots, elle pou-
sait des gémissements plaintifs et de grosses
larmes coulaient sur ses maigres joues.

Elle releva la tête, joignit les mains et sa voix
au timbre enfantin s'éleva, tremblotant ces paroles
qui retentirent étrangement dans le silence :

" Notre Père qui êtes au ciels . . . "

Elle prit le rosier qu'elle avait déposé près d'elle,
mit un long baiser sur une des roses, puis creusant
la terre avec ses ongles autour desquels des gout-
telettes de sang apparurent, elle fit un trou et le
planta.

Derrière elle, instinctivement, le père Jean avait
retiré son chapeau, mais, d'un geste bouffu, il le
renfonça sur sa tête, s'en voulut de cet accès de

sensibilité sans raison, se traita de vieille bête et,
décidé à en finir, posa rudement sa main sur l'é-
paule de l'enfant, la fit retourner d'un seul coup,
puis cria d'une voix qui la terrifia :

— Enfin ! je te pince donc, petite voleuse !

* *

Effrayée, semblant sortir d'un rêve, l'enfant
avait levé sa tête maigriotte ; elle vit la figure
courroucée du garde et, dans ses oreilles, une grosse
voix menaçante bourdonna : " Petite voleuse !"
Alors, elle poussa un cri, voulut s'enfuir, mais,
paralysée par la frayeur, elle resta clouée au sol,
ses dents s'entrechoquèrent nerveusement, et ses
deux grands yeux étonnés se fixèrent sur ceux du
garde.

Celui-ci avait adouci sa voix ; maintenant, il
lui semblait impossible que cette belle petite tête
pût appartenir à une misérable et, cherchant les
expressions, crainte de l'effrayer, sur un ton pres-
que caressant, il l'interrogea. Mais l'enfant res-
tait muette ; alors, la colère le ressaisit et, levant
sa main menaçante, il cria :

— Allons, parle ! ou . . .

Il n'acheva pas, car, sans faire un mouvement
pour s'échapper, résignée, attendant les coups,
l'enfant courbait la tête, et il arrêta sa main le-
vée, rougissant comme s'il avait commis une mau-
vaise action.

Enfin, l'enfant remua les lèvres ; elle voulut
parler, mais les sanglots l'étouffaient, l'étranglaient,
l'empêchaient de prononcer un mot. Seuls des
cris rauques, des sons inarticulés sortirent de son
gosier. Brisée d'émotion, elle retomba lourdement
sur ses genoux, tendant les bras, avançant
son doigt encore noirci de terre et, d'un geste dés-
espéré, montra la tombe sur laquelle souriaient
les roses.

Le père Jean ne comprenait rien à cette scène
qui le remuait pourtant. Sa colère était complète-
ment tombée devant cette enfant à l'apparence
si malheureuse : il oublia ses griefs contre elle, la
releva, la pressa doucement contre lui et lui parla
presque bas à l'oreille :

— Voyons, ma mignonne, je ne te ferai pas de
mal ; tiens, regarde-moi, je ne suis pas méchant !
Voyons, ne pleure pas et dis moi pourquoi tu
prends des fleurs pour les apporter ici ?

Alors, l'enfant, d'une voix déchirante, râla :

— Ma m'man aimait tant les fleurs, m'sieur !

Un sanglot l'interrompit et, ramassant toutes
ses forces, elle cria :

— Elle est morte ! ma m'man, m'sieur ; les
hommes noirs l'ont mise là, moi, j'veux lui porter
des fleurs !

— Mais, ton père ? interrogea le garde dont
l'émotion faisait trembler la voix.

L'enfant le regarda d'un air naïvement étonné
et, ne comprenant pas sa question, continua en
joignant les mains :

— J'sais pas ! j'sais pas ! j'connaisais qu'm'-
man, rien qu'ma p'tite m'man. Ah ! m'sieur, laissez
moi lui porter des fleurs !

Brusquement, le garde enleva l'enfant dans ses
bras nerveux, la serra sur son cœur, et sanglotant
à son tour, il couvrit de baisers la petite tête qui
instinctivement se collait sur ses longues mous-
taches.

— Nom de nom ! pourquoi ne parlais-tu pas,
gamine ? Ah ! ta mère aimait les fleurs, gredine !
eh bien ! morbleu, tu n'en voleras plus ! Viens avec
moi, mon jardin en est plein, nous allons les arracher,
et, puisqu'elle aimait les fleurs, nous les lui
apporterons, à ta m'man !

— Vrai ! c'est vrai ! exclama la petite dont la
figure se rasséréna et, de ses petits bras enlaçant
le cou du vieux, l'embrassant avec frénésie, elle
dit, pleine d'une tendresse infinie :

— Oh ! j't'aime, toi !

Puis, toute sérieuse, elle se laissa glisser à terre,
se mit à genoux, et, le regard levé vers le ciel, la
face irradiée, elle dit tout haut sa prière instinctive :

" Notre Père qui êtes au ciels . . . "

Et le garde s'agenouillant à côté d'elle, mur-
mura :

— Pauvre petite voleuse ! puisque je t'ai pincée,
ton affaire est bonne : tu seras mon enfant !

EUGÈNE P.

LÉGENDES GAULOISES ET RÉVERIE

PRENEZ PATIENCE

Dans un petit village écarté vivaient une cinquantaine de familles laborieuses et aisées. Mais je ne parlerai ici que deux ménages. D'abord, un vieux garçon resté célibataire malgré ses quarante ans, sa beauté remarquable, une décoration gagnée en 1870, son brevet de capitaine et son esprit jovial. C'était beaucoup de qualités qui auraient pu, pourtant, le faire remarquer du beau sexe ; malgré cela il ne s'était pas marié.

Tout le monde le connaissait à cinq lieues à la ronde, par son surnom de : *Patience*.

Surnom à lui donné parce que personne ne l'avait jamais vu en colère.

L'autre ménage dont je veux parler était composé d'une jeune femme, très jolie, un peu coquette peut être, mariée à un riche et vieux gros homme qui grondait toujours, ne trouvant jamais rien à sa fantaisie.

Il n'était donc pas étonnant qu'une si belle femme fut peu amoureuse d'un si laid homme.

J'entends déjà quelques lecteurs dire : " Du moment qu'elle ne l'aimait pas, pourquoi l'avait-elle épousée ? "

Ignorez-vous donc qu'une jeune fille n'est pas toujours libre de choisir un mari à son goût ? L'influence des parents, les promesses du futur, sont autant de pièges où l'on tombe souvent malgré soi. C'est précisément ce qui était arrivé à notre héroïne.

Aussi, ne vivait-elle que de l'espoir de voir mourir bientôt son mari, et d'être libre alors d'en choisir un à son idée. Pour ma part, je ne la trouve guère coupable, et vous non plus, n'est-ce pas, chère lectrice ?

Dix longues années se passèrent ainsi dans l'attente de la délivrance, dans la souffrance même, car le vieux coquin de mari osait parfois lever la main sur la pauvre martyre et lui donner sur les joues fraîches et roses des caresses un peu trop fortes, trop bruyantes et trop douloureuses. C'e n'était guère le moyen de s'attirer l'estime et l'amour d'une belle femme !

La maladie, hélas ! ne venait jamais atteindre le barbare ; on eût dit que sa grosse carcasse faisait peur aux nombreuses maladies qui assaillent les autres mortels.

Cependant, le jour de la délivrance approchait ; il était même peu éloigné.

Un soir, le mari étant allé au cabaret, avala tant de verres de liqueurs, de bière et de vins fins, qu'on le transporta à la maison ivre mort. Sa constitution puissante ne put le tirer d'un pareil excès de gourmandise ; le lendemain matin, il avait cessé de vivre.

Dépeindre la joie qui remplit le cœur de la belle veuve serait difficile à faire. Il fallut, néanmoins, montrer de la douleur, pour ne pas être l'objet des critiques de la foule.

Soyez tranquilles, elle trouvera bien le moyen de faire croire à une douleur qu'elle n'a pas. Rien n'est plus intelligent, sous ce rapport, qu'une femme.

Voici le procédé ingénieux qu'elle m'a avoué avoir employé. Elle prit un oignon et le passa à plusieurs reprises sur ses yeux. *Les larmes coulèrent alors en abondance.*

Le lendemain, lorsqu'il fallut accompagner le défunt à sa dernière demeure, elle recommença à se frictionner les yeux avec l'oignon. Puis, elle prit dans une main une *petite pierre*, dans l'autre main elle tenait une *gousse d'ail*.

En suivant le convoi funèbre, elle portait à ses yeux le poir où elle serrait la *pierre*, en criant : " Ah ! mon Dieu, que cela est dur. " Puis, portant à ses yeux le poing où était l'*ail*, elle s'écriait : " Ah ! Seigneur, que cela est fort. " Elle essayait ensuite, avec son mouchoir, les larmes abondantes découlant de ses beaux yeux bleus.

Tous croyaient à sa douleur et tous la plaignaient. Une de ses compagnes lui parla ainsi : — Ne te désole donc pas ainsi, mon amie, tu ne peux rien à cela. *Prends donc patience*, et tout s'arrangera.

En attendant ces mots : " Prends donc Pa-

tience " la belle veuve pensa au célibataire, et dit à son amie :

— Oui, mais qui sait s'il voudra de moi ?

Cette amie ne comprit pas et se dit en elle-même : " Pauvre femme, la douleur lui fait perdre la raison ! "

Dix mois après, cette amie saisit la signification de la réponse faite au cimetière. Notre héroïne devenait la compagne heureuse de Patience.

Je suis heureux de pouvoir dire qu'elle aime son mari et en est aimée. Lors de ma dernière visite, elle m'a avoué, m'assurant même, qu'elle ne regrettrait nullement d'avoir agi ainsi.

Blâmez-la si vous le voulez. Quant à moi je trouve qu'elle a bien agi ; car elle a fait ce que son cœur et sa conscience lui conseillaient.

MORALE.—1o. Ne vous alliez jamais avec une personne que vous ne pourriez aimer.

2o. La véritable douleur est dans le cœur ; on ne doit point juger la peine d'autrui aux paroles qu'il prononce.

POURQUOI IL Y A DES PUCES AU MONDE

Voici une légende qui, je crois, pourra amuser ceux qui s'intéressent aux choses curieuses qui arrivent quelquefois en ce monde.

C'était au temps de Jésus-Christ, temps des miracles et des choses extraordinaires, comme chacun sait. Le Sauveur se promenait avec saint Pierre sur le bord de la mer, aux environs de la ville de . . . , cela importe peu à l'affaire.

Ils se promenaient donc, tout en causant ; lorsqu'ils trouvèrent sur la plage une jeune femme à l'air ennuyé, qui contemplant mélancoliquement les vagues de la mer venant ébourer à la limite que leur traça le Créateur.

Jésus, s'adressant à cette femme, lui dit :

— Eh bien ? pourquoi ne travaillez-vous pas ? Lorsqu'on est jeune comme vous, on ne doit jamais perdre une minute . . .

La femme, rouge de honte, lui répondit :

— Maître, c'est parce que je ne sais que faire.

Saint-Pierre, s'adressant alors à Jésus, lui dit :

— Seigneur, trouvez une occupation à cette femme si vous ne voulez qu'elle ne meure d'ennui. Jésus, se baissant, ramassa un objet qui était à ses pieds, et jeta le contenu sur la malheureuse en lui disant :

— Tiens, voilà qui t'amusera.

En effet, cet objet était rempli de puces !

La pauvre femme eut assez de travail pour les tuer ; mais elle ne réussit à les exterminer toutes. Voilà pourquoi il y a encore de si vilains animaux.

MORALE.—Nous devons toujours avoir une occupation.

Paul Calmet.

Armissan (France)



LA NATIONALITÉ DE SARAH BERNHARDT

Sarah Bernhardt n'est pas Française !

Voici qu'un M. J. H. Keables, vivant à Pendleton, dans l'Orégon (Etats-Unis), a reçu de sa mère, Mme L.-E. Bell, qui habite White-River, dans le comté de Tulare, en Californie, une lettre où se trouve le secret de la naissance, encore peu soupçonnée, de la grande tragédienne.

Celle-ci aurait écrit récemment à Mme Bell pour lui avouer qu'elle était sa jeune sœur, disparue de l'état de New York il y a trente-cinq ans.

Sarah Bernhardt, au moment où elle abandonna après une vive querelle de famille, la maison de sa tante, sœur de son père, Mme Mary Finfield, habitant à Rochester (État de New-York), avait

juste dix ans ; elle était du tempérament le plus volontaire et le plus indomptable.

Elle a changé de nom pour venir en France, car elle s'appelait vraiment Sarah King, étant fille d'un mouleur en plâtre, d'origine juive-française, nommé Kinsley King.

Sa plus jeune sœur l'a suivie dans cette escapade, qui s'est terminée au Conservatoire de Paris, après nombre d'années de détresse . . .

Les Américains sont dans la joie : ils annexent Sarah, leur incomparable idole.

* * * *

LE SERMENT GAULOIS

On savait que les chefs gaulois et les rois, dans les circonstances solennelles, prononçaient un serment curieux, mais on en ignorait jusqu'ici le texte exact.

M. d'Arbois de Jubainville en a découvert une formule authentique dans un document irlandais du septième siècle. Il l'a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles lettres. En voici la traduction :

" Le ciel est sur nous, la terre au-dessous de nous, l'Océan autour de nous, tout en cercle. Si le ciel ne tombe pas jetant de ses hautes forteresses une pluie d'étoiles sur la face de la terre, si si une secousse intérieure ne brise pas la terre elle-même, si l'Océan aux solitudes bleues ne s'élève pas sur le front chevelu des êtres vivants, moi, par la victoire dans la guerre, les combats et les batailles, je ramènerai à l'étable et au bercail les vaches, à la maison au logis les femmes enlevées par l'ennemi "

Les Grecs connaissaient, paraît-il, cette formule de serment audacieux et sauvage.

* * * *

CURIEUX PARALLÈLE

Un voyageur qui a longtemps habité Paris et Londres, établit entre ces deux villes les curieux rapprochements qui suivent :

Paris est droit ; Londres tortueux.

Le cocher parisien s'assied sur le devant de sa voiture ; celui de Londres se tient derrière.

Paris est compacte ; Londres disséminé.

À Paris, les croisées s'ouvrent comme des portes ; à Londres, elles tombent comme des guillotines.

À Paris, les persiennes s'ouvrent en dehors ; à Londres, elles s'ouvrent en dedans.

Paris est collectiviste et se loge dans de vraies casernes ; Londres est individualiste et se loge dans son home privé.

À Paris, chacun a son concierge ; à Londres, chacun a son passe partout.

Paris travaille ; Londres trafique.

Paris marche ; Londres court.

Paris est gai ; Londres est triste.

Paris mange ; Londres dévore.

Il y en a ainsi plus de deux pages.

* * * *

UNE INDUSTRIE ÉGYPTIENNE

L'incubation artificielle, d'origine égyptienne, du reste, jouit encore dans ce pays de la même vogue qu'au temps des Pharaons. Un des établissements pour l'éclosion des œufs, décrit par le consul général des Etats-Unis dans un rapport adressé à son gouvernement, consiste en un vaste bâtiment construit en briques cuites au soleil, ayant 22 mètres de long sur 18 mètres de large et 5 mètres de haut. Il contient douze salles d'incubation, susceptibles de couvrir chacune 7,500 œufs à la fois ou 90,000 pour tout l'établissement. La saison de travail dure trois mois, mars, avril et mai, et pendant cette période, on fait trois séries d'opérations durant trois semaines chacune. On enlève les poussins pendant la quatrième semaine de chaque période, et on remet les appareils en état pour l'incubation suivante. Cet établissement fait donc éclore 270,000 œufs par saison et en obtient 234,000 poussins. Les pertes ne pourraient guère être réduites, car on est obligé de faire venir les œufs par grandes quantités et de localités éloignées, ce qui peut altérer leur vitalité. Les pertes subies par les poussins après leur éclosion sont excessivement faibles.

ALPHONSE LUSIGNAN

Son souvenir vivra, ces mots que Lusignan écrivait naguère, au bas d'un article consacré à Bienvenu, s'appliquent parfaitement à l'auteur, dont nous avons aujourd'hui à déplorer la perte douloureuse.

Oui, son souvenir vivra, surtout parmi nous, de la jeune génération, car ce littérateur, notre aîné, fut un oseur et un vaillant soldat. Pas un plus que lui, n'a combattu mieux, pour chasser les expressions vicieuses qui se glissaient, sans bruit, dans notre langue, comme des serpents dans l'herbe touffue.

Pas un plus que lui, n'a combattu mieux, pour donner aux écrivains leurs coudées franches.

Ce fut un brave qui lutta courageusement, mais loyalement. Sa critique, toujours de bon aloi, accordait à chacun, selon son mérite et son genre, ce qui lui revenait.

Après avoir rédigé le *Pays*, aux temps mémorables de l'ancien parti libéral, presque radical, il fut nommé secrétaire particulier de sir A. A. Dorion, sous le ministère Mackenzie, et, plus tard, secrétaire de l'honorable juge Fournier.

C'est en cette dernière époque que Lusignan se fit littérateur vrai.

Maniant la plume comme un écrivain de race, "il adorait écrire franc et net, dire sa pensée tout haut." Son volume, *Coups d'œil et coups de plume*, a été un régal littéraire.

Paris même, la capitale du monde des lettres françaises, l'a apprécié. Ce livre eut un joli succès.

Son style, sobre et précis, annonçait un caractère résolu, énergique, d'homme sérieux, qui ne veut pas poser, mais qui se sait méritant.

De ces chroniques données aux lecteurs de la *Patrie*, il faisait des causeries pleines de charmes, sans pédanterie, à la bonne franquette. De cette manière, il touchait beaucoup plus que ne le font certains autres avec tout leur fatras.

Graves habituellement, ses écrits n'en renfermaient pas moins, aux jours gais, de ces mots qui faisaient sourire de plaisir, de ces phrases qui faisaient bondir de surprise, par l'ironie mordante et spirituelle, qui s'y cachait.

Malgré la certitude qu'il avait de sa fin prochaine, jamais on ne remarqua chez lui de défaillance. Presqu'aux portes du tombeau, il brandissait encore sa plume, et avec cette



ALPHONSE LUSIGNAN, DÉCÉDÉ

arme redoutable il ferrailait contre les abus, les torts de tous.

Oltre ce livre de nouvelles, on a encore de lui une brochure : *Fautes à corriger*, et un *Index analytique* que des décisions judiciaires rapportées de 1864 à 1871.

C'est là tout son bagage. Néanmoins, cela suffit pour que son nom reste.

Son souvenir vivra.

MGR FREPPEL



MGR FREPPEL, DÉCÉDÉ

Mgr Freppel, évêque d'Angers, député de la 3e circonscription de Brest, qui vient de mourir, était, à la fois, un écrivain et un homme politique. Mais il est plus connu pour la part qu'il a prise aux délibérations de nos assemblées électives que pour ses écrits, d'ailleurs remarquables, d'histoire ecclésiastique et d'apologétique chrétienne.

Né à Obernai, (Bas-Rhin), le 1er juin 1827, professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie de Paris, il fut appelé à Rome, en 1869, pour assister aux travaux préparatoires du Concile œcuménique, et fut un des partisans les plus décidés du dogme de l'infailibilité. Un décret impérial le nomma évêque d'Angers, le 27 décembre 1869.

Le 2 juillet 1874, il fut porté à Paris, par l'Union conservatrice, comme candidat à l'Assemblée nationale et échoua. Toutefois, son ardeur politique ne fut point refroidie par cet échec, et il profita de toutes les occasions pour exercer quelque influence sur les affaires du pays. En 1872 et 1873, il organisait les pèlerinages de Paray-le-Monial et du Puy. Quelque temps après, recevant, à Angers, le maréchal de Mac Mahon, il prononçait un véritable discours programme. Au Conseil supérieur de l'instruction publique, il défendait, avec un acharnement un peu âpre, les intérêts de l'enseignement religieux. L'Université catholique d'Angers, fut fondée sous ses auspices.

Il fut élu député en 1880, et l'on sait avec quelle infatigable violence il a défendu la cause de la Droite royaliste et ultramontaine.

Au milieu de toutes ces agitations, il a trouvé le loisir d'écrire d'entraînantes études sur les *Pères apostoliques*, sur saint Irénée, saint Cyprien,

saint Clément d'Alexandrie et Tertullien, dont il aimait sans doute les indignations et l'impétuosité.

Il ne faut pas oublier, si l'on veut juger avec impartialité cette vie de lutttes, que ce fougueux docteur de l'Eglise militante était, avant tout, un patriote. Il a prononcé en 1860, à Orléans, un *panegyrique de Jeanne d'Arc*, qui est un très bel acte de foi dans les destinées de la France ; et le même homme qui, en 1870, adressait au roi de Prusse une protestation contre l'annexion de l'Alsace, sa patrie, n'hésitait pas, malgré le mécontentement de ses amis politiques, à soutenir le Cabinet de M. Jules Ferry dans les questions coloniales où le drapeau national était engagé.

NOS GRAVURES

MONUMENT MAISONNEUVE

Nous donnons, en première page, le plan d'une statue, proposé pour le monument Maisonneuve, qui sera inauguré à Montréal en mai 1892. On ne peut dire encore d'une manière certaine s'il sera accepté tel quel, mais en tous cas, il offre une idée assez juste de ce que devra être le travail de notre vaillant artiste Hébert.—J. St E.

UN DRAME EN MER

L'*Abyssinia* de la ligne Guion quittait New-York le 13 décembre dernier, ayant à son bord dix huit passagers de cabines, trente cinq d'entre pont et un équipage de quatre-vingts hommes sous le commandement du capitaine Geo. S. Murray. Sa cargaison, variée, était évaluée à environ \$275,000.

Vendredi, le 18 décembre, le feu se déclara soudain parmi les balles de coton : originant sans doute de la combustion spontanée.

En parfait ordre l'équipage fut mis à l'œuvre pour combattre les progrès des flammes. Lorsqu'il fut devenu bien évident qu'il ne restait aucune espérance de sauver le vaisseau, le capitaine ordonna de préparer les bateaux de sauvetage et avertit les passagers d'avoir à se mettre en mesure de sauver leur vie.

Une panique s'ensuivit, mais l'ordre fut maintenu et l'embarquement des passagers s'opéra aussitôt, en commençant par les enfants et les femmes.

A ce moment critique parut en vue du navire enflammé le vapeur *Spree*, capitaine Willigerod, de la Cie North German Lloyd. Il prit à son bord tout le personnel du bâtiment en détresse, avec tout ce que les pauvres incendiés purent emporter dans leurs bras de leurs bagages.

Le 22 décembre on les débarquait à Southampton, Angleterre, d'où ils furent dirigés sur Liverpool, toujours sous les soins de la Cie Guion.

C'est à un point situé par 47 degrés de latitude nord et 44 degrés de longitude ouest que le *Spree* a, d'une façon si opportune, trouvé sur son chemin l'*Abyssinia* en flammes.—J. St-E.

LA POSTE RUSSE EN ASIE

La question du Pamir est à l'ordre du jour. Aussi jugeons-nous intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs un très curieux dessin, d'après nature, et qui donne une idée du service postal russe dans ces lointains parages.

Quelques mots maintenant sur les événements dont le Pamir a récemment été le théâtre.

Le Pamir appartient depuis longtemps à la Russie. Au mois de juin de l'année dernière le gouverneur général du Turkestan, le baron Werwaki, envoya du district de Ferghana dans le Pamir russe, une petite colonne volante sous le commandement du colonel Youoff.

C'est près de Houtved que les Russes rencontrèrent le capitaine anglais Younghusband, qui se proposait, étant parti de Kashgar par Wahan, de gagner les Indes en traversant les possessions russes du Pamir.

L'officier anglais n'avait négligé qu'une formalité, c'était de demander au gouvernement russe

un permis de passage sur ses possessions ; le colonel Youoff était donc pleinement en droit de l'arrêter et de le diriger comme prisonnier vers Tachkend. Au contraire, il le traita en ami, l'invita à dîner et se borna à exiger sa parole d'honneur de ne pas agir au Pamir contre les intérêts de la Russie. Younghusband promit tout ce qu'on voulut et poursuivit sa route.

En longeant le lac Zor-Loul, nouvelle rencontre à Soné, sur les bords du fleuve Alitschour, d'un Anglais, le lieutenant Davis qui, lui non plus, n'était pas muni d'un laissez passer et qui cependant fut accueilli par le colonel Youoff avec la cordiale hospitalité dont les Russes sont coutumiers.

On voit donc avec quelle courtoisie la colonne avait traité les officiers anglais en exploration tout à fait irrégulière sur les possessions russes ; l'Angleterre a remercié le gouvernement du tzar de ses bons procédés en faisant éclore et en propageant par toute l'Europe la fameuse nouvelle de la "conquête du Pamir par les Russes."

A PROPOS D'UNE CORRESPONDANCE

Il en est des bons écrits comme des parfums : ajoutez-y que quelque chose, ils perdent aussitôt de leur saveur. Je dis ceci à propos de la modification que M. Barque, Ptre, dans le *MONDE ILLUSTRÉ* du 9 *ultimo*, propose d'apporter au chant du *Canadien errant* de Gérin-Lajoie. Je loue hautement l'intention du digne prêtre, je reconnais l'ardent patriotisme qui le fait agir et je l'en félicite de tout mon cœur. Mais qu'il me permette de dire que je ne suis pas de son opinion lorsqu'il s'agit de défigurer le chant de Gérin-Lajoie. Le *Canadien errant* est une de ces romances sublimes de naïveté et de sentiment qui doivent rester intactes dans la mémoire d'un peuple : vouloir les changer, les modifier, c'est leur ôter toute leur grâce, toute leur originalité charmante, en un mot c'est vouloir indirectement les anéantir.

Il ne manque pas de chansons qui puissent porter dans le cœur de nos frères de là bas le regret du pays et le désir d'y revenir. S'il en manquait ou si l'on n'en trouvait pas de propices aux fins que l'on veut obtenir, que quelque plume, mue par un cœur patriotique se dévoue noblement, et, nouveau Gérin-Lajoie, compose un de ces chants qui font tant tressaillir le cœur : il n'en doit pas manquer parmi nous. Mais encore une fois, nous avons un bi ou, le *Canadien errant*, soyons jaloux de le garder intact : n'y ajoutons aucune modification, quelque belle qu'elle soit ; car autrement nous ne reconnaitrions plus bientôt l'original et, chacun y apportant sa strophe, notre *Canadien errant*, tel que l'a fait Gérin-Lajoie, aurait perdu toute sa vogue.

Je dis-ais qu'il ne manque pas de chansons qui puissent toucher nos frères expatriés et faire naître en eux le désir du retour : en voici une de l'abbé A. Gingras que j'aime entre toutes :

REGRETS D'EXPATRIÉ

AIR :—O Carillon.

Un Canadien s'éduit par le mirage
Rêvait un soir sous un bel oran, er.
Le pauvre enfant songeait à son village,
Seul, sans travail, sous un ciel étranger.
Son œil errait à l'horizon de flamme :
Son cœur trop plein soudain dut éclater :
L'ennui, l'ennui jaillissant de son âme
Comme un captif il se mit à chanter :

Pauvre exilé, la tristesse m'abreuve,
La vie ici n'est qu'un brillant tombeau.
J'étais si bien, là-bas, près du grand fleuve !
J'étais heureux dans mon humble hameau !
Pays baigné d'amour et de lumière,
Oh ! laisse-moi te pleurer, te bénir :—
O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière !
Beau Canada, te revoir et mourir !

Au point du jour c'est la cloche inhumaine ;
Le maître est dur, l'air n'est pas embaumé.
Pour l'atelier j'ai déserté la plaine,
Mon ciel d'azur, mon vallon parfumé !
Pour un peu d'or, pour un peu de poussière
J'ai tout perdu,—fierté, force, avenir :—
O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière !
Beau Canada ! te revoir et mourir !

Si le trépas, sur ce lointain rivage,
Me surprenait loin du sol canadien,
J'irais au pied de que qu'arbre sauvage,
J'irais, mon Dieu, dormir comme un païen.
Jamais les pleurs d'un ami, d'une mère,
Ne viendraient là m'aider ni me bénir :—
O mon clocher ! ô mon vieux cimetière !
Dans mon pays, j'irai, j'irai mourir !

S'il n'y a pas là toute la sublime naïveté du *Canadien errant*, il y a encore en sentiment de quoi toucher plus d'un cœur d'exilé ; j'espère que M. Barque conviendra de ces quelques remarques.

Erminé Paulieu

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dlle Parmélie Labonté, 212, rue St-Dominique ; Dlle Rose-de-Lima Savariat, 156, rue Aque-duc ; J. A. N. Beau, 479 rue St-Denis ; D. Lavigne, 11 1/2, carré haboillez ; Ed. Dominique, 247, rue Frontenac ; Dame Antoine Favreau, 25, rue Robin ; Octave Gosselin, 39, rue S-Dominique ; A. S. Benoit, (2 primes) 183, rue Guy ; Aloizo Langlois, 1027, rue St-Jacques ; Louis Dusseault, 179 1/2, rue St-Antoine ; L. Leblanc, 210, rue Visitation ; Dame Marie-Louise Clement, 106, rue Dorchester ; A. J. Leduc, 1309, rue Mignonne ; Dame Alfred Martin, 79, rue Versailles ; J. Picard 493, rue Wolfe ; Dlle Meliote Fafard, 277, rue St-Paul ; Dlle Augustine Perreault, 636, rue St-Denis ; L. N. Dubeau, 127, rue St-Christophe ; H. Joncas, 2257, rue Notre-Dame ; Dame L. Brunelle rue Craig ; André Le-favre, 285, rue des Allemands ; J. S. Prud'homme, 393, rue Palet ; Dame Victor Dionne, 189, rue des Seigneurs ; Arthur Fournier, 35, rue Payette ; Dame veuve Ernest Ratel, 14, rue Chenneville ; Alfred Dragon, 59, rue Rivard.

Trois Rivières.—Edouard Malhot, fabricant de cigares, 43, rue Niverville, (\$50 00).

Québec.—A. Charland (\$ 5 00), 369, rue de la Reine, St-Roch ; A. Lamontagne (\$4.00), 186, rue Richelieu ; Hon G. Ouimet, 50, rue d'Atigny ; Zéphire Turgeon, 282, rue de la Reine, St-Basile ; W. Bédard, 418, rue St-Jean ; H. Demers, 270, rue St-Jean ; Stanislas Pouliot, 96, rue Desfossés, St-Roch ; Dame N. A. Gourdeu, 96, rue St-Joseph, St-Roch ; L. H. Huot, 314, rue St-Olivier ; Dame ordalia Houde 190, rue d'Aiguillon ; H. Lapointe (\$5.00) 23, rue Richelieu ; P. Dallire (\$2 00), 64, rue St-Eustache.

Ste-Cunégonde.—Dlle A. Ju'ien, 131, rue Duvernay.

St-Henri de Montréal.—Dame Azarie Guimard, 9, rue St-Jean.

Valleyfield.—Arthur Plante ; Dlle H. Lemire.

Cap à la Baleine, Rimouski.—Walter S. Smith.

Nicolet.—Pierre Prince.

St-Hyacinthe.—J. A. Delisle.

Richmond Station.—W. A. Dubé.

Te rebonne.—C. Dupras.

St-Guillaume d'Upton.—Dr S. Lamoureux.

St-Casimir.—Dlle Délila Bertrand.

Lévis.—Pierre-Georges Roy.

Rivière Lafleur, Ile d'Orléans.—Joseph Pouliot.

Cap Santé.—J.-B. Bernard.

St-Raymond.—E. A. Panet, N. P. (\$10.00).

Crookston, Minn.—Madame L. C. Coavrette.

En sortant de la sacristie, après la célébration d'un mariage.

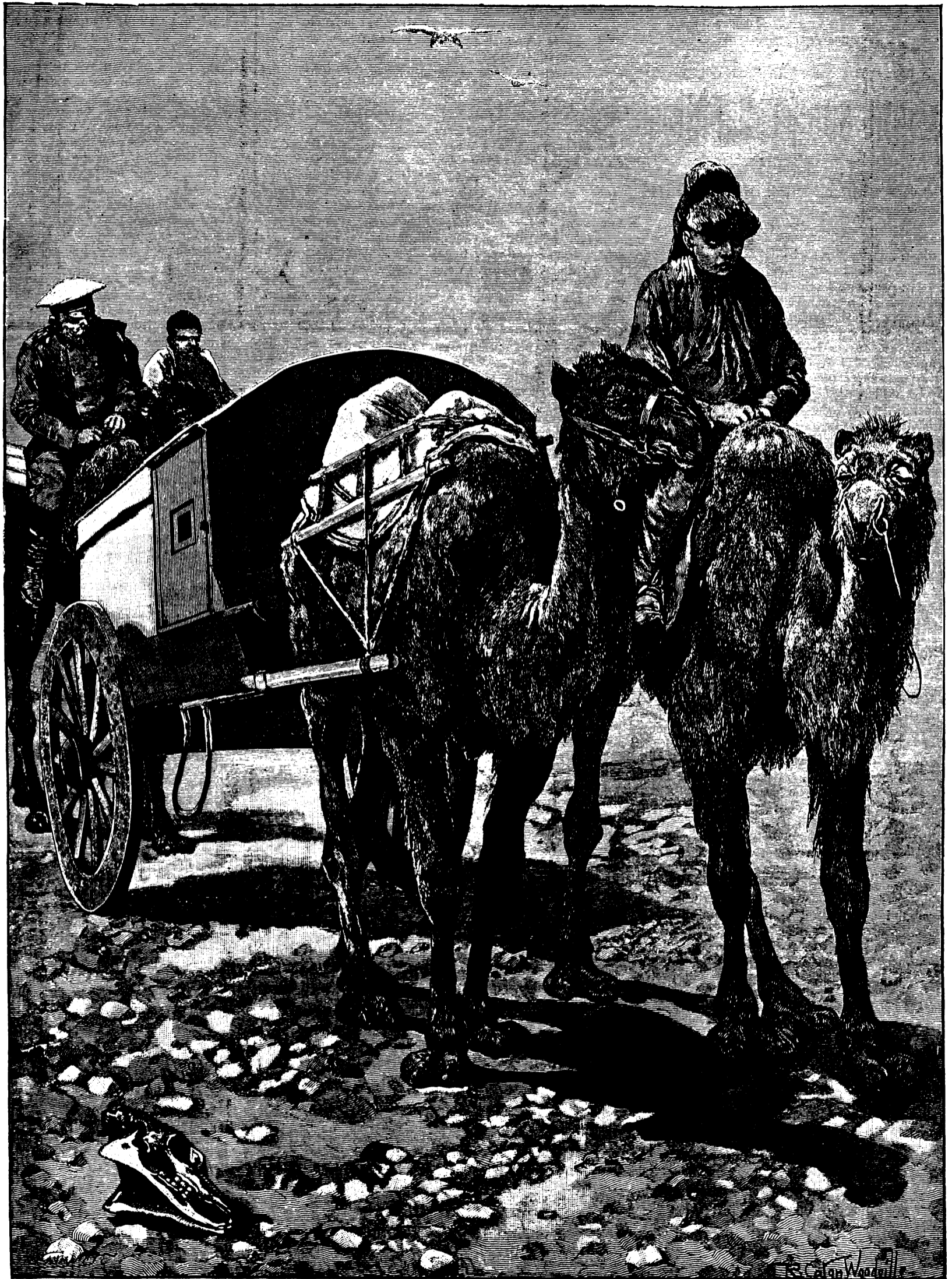
Deux invités, à demi-voix :
—Est-ce que le marié vous a dit quelque chose, quand vous étés allé lui serrer la main ?
—Non ; les grandes douleurs sont muettes.

La mère.—Allons, ça fait deux fois que tu vas à l'épicerie et tu oublies toujours le lard.
Charley.—Mais maman, c'est si glissant le lard : il ne peut pas me tenir dans la mémoire.

En chemin de fer.
Un monsieur à son voisin :
—Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai gagné six mille piastres de rente dans le barreau.
—Vous avez été avocat ?
—Non, j'ai été en chaises.



INCENDIE DU NAVIRE *ABYSSINIA* EN MER.—FAUVETAGE DES PASSAGERS.—DESSIN DE J. O. DAVIDSON



VERS LE PAMIR. — LA POSTE RUSSE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Regardait elle l'heure ? Peut être. En tous cas, rien ne la pressait, car elle sembla poursuivre son examen, par le palais du gouvernement, un large monument en pierre, d'un gris jaunâtre, à trois étages, aux fenêtres rectangulaires un peu petites.

Puis, s'apercevant que depuis quelques minutes elle n'avait ouvert la bouche pour parler à son compagnon :

— Excusez-moi, mon cher Henri ; je suis bien impolie à votre égard ; mais voyez-vous, tout ceci me semble nouveau. C'est curieux comme la maladie affine nos perceptions et nos sentiments. Je n'ai jamais tant goûté qu'aujourd'hui les beautés de ce frontispice. Voyez ce fronton triangulaire aux lignes fortes et dégagées, élevé sur ces quatre colonnes importantes assises elles-mêmes au deuxième étage sur ces larges piliers dont les sommets se réunissent en arceaux surbaissés pour donner accès dans l'édifice. Avez-vous remarqué les chapiteaux et les volutes de ces colonnes ioniques ?

— Oui, je vois, fit machinalement Henri ; mais son esprit était ailleurs. C'était la première fois qu'elle l'appelait : *cher Henri*. Ce *cher* n'était que l'expression de la pitié, l'écho sympathique d'une âme qui a souffert, qui souffre encore, et qui comprend la douleur chez les autres ; mais c'était plus qu'il n'eût osé espérer pour le présent, et une grande joie intérieure se répandait dans tout son être.

Elle continuait :

— Demandez au premier venu des habitants de Charlottetown, qui va à la poste tous les jours, quelle est la forme des fenêtres de cet édifice, et peut-être sera-t-il embarrassé de vous le dire.

— Ma foi, vous avez raison. Les fenêtres du premier étage sont très larges, surmontées d'un plein cintre, celles du deuxième étage sont plus étroites et rectangulaires. Cet édifice est un agréable mélange d'assises de briques entrecoupées de longues lignes de pierre avec des frisures, des ébauches de dessins, jetées ça et là.

— En somme, dit Marguerite, notre petite ville peut se vanter d'avoir une jolie collection d'édifices publics, produisant d'autant plus d'effet qu'ils sont alignés dans un même jardin. Le marché même, la bas ne dépare pas la collection. Ce n'est qu'une vaste construction en bois à deux étages, avec un semblant de pavillon central qui relève la toiture en un haut triangle sur chacune des deux façades principales. Par sa couleur grisâtre et quelque peu par sa disposition générale, il peut avec un peu de bonne volonté, servir dans la perspective dépendant du palais du gouvernement, tandis que le rouge foncé de la Poste fait jeter involontairement les yeux sur le rouge plus clair du palais de justice.

Henri commençait à s'intéresser au tour de cette conversation qui détournait Marguerite de ses pensées mélancoliques.

— Oui, dit-il ; mais à ne considérer que nos trois principaux édifices, le contraste est encore plus grand : le palais du gouvernement, élevant ses murs gris entre les façades rouges de la poste et du palais de justice, comme un rocher de granit entre deux monticules de sable rouge, ou comme un oiseau gris entre deux roses flamboyantes.

Marguerite ne put s'empêcher de rire de la comparaison un peu forcée, et Henri, qui n'avait pas de susceptibilités de beau parleur, fut enchanté de pouvoir lui procurer un peu de gaieté, même à

ses dépens. Il n'est pas de sacrifice d'amour propre que ne s'impose une affection sincère.

Heureux de son succès, il eut encore deux ou trois bonnes reparties, puis, tout à coup :

— Pourquoi n'a-t-on pas placé ce bassin au milieu du jardin, devant le palais du gouvernement ?

— J'ignore.

— C'est bien dommage ! Il est vraiment gentil, ce bassin, dans sa forme elliptique, quelque peu modifiée. Trois gerbes d'eau s'en échappent en longs filets d'or sous les rayons du soleil. Celle du milieu, la plus grande, s'élance du sommet d'un amoncellement de pierres toutes couvertes de mousses vertes et de larges coquillages aux vives teintes de nacre et de rose.

— Vous savez que ces coquillages sont un présent fait à la ville par un capitaine qui les a apportés de quelque pays fort éloigné. J'ai oublié le nom de ce capitaine. Vous le rappelez-vous ?

— Ma foi non.

— Tant pis, mais on oublie si vite dans notre siècle, ajouta philanthropiquement Henri. Constantement préoccupé du présent et surtout de l'avenir, on n'a plus une minute pour regarder en arrière et l'on se souvient à peine de ce qui s'est passé hier.

— C'est bien nécessaire parfois, soupira Marguerite ; mais il est souvent difficile d'oublier complètement.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je n'ai pas voulu vous ramener à ces tristes pensées, au contraire, balbutia Henri.

— Je le sais, répondit Marguerite avec un sourire mélancolique et affectueux en même temps. Il se fait tard, si vous le voulez bien, nous retournerons à la maison.

Et ils s'éloignèrent en causant.

III

UNE PARTIE DE PIQUE-NIQUE

Henri et Marguerite firent souvent de semblables promenades dans la ville ou dans les environs. La jeune fille, à vrai dire, y montrait peu d'empressement, soit qu'elle y trouvât peu de plaisir, soit qu'elle mit une certaine pudeur à se montrer sitôt en compagnie du jeune homme dont elle avait repoussé les avances. Henri, lui, se moquait de tous les bavardages et n'écoutait que son cœur. Ses parents, ceux de Marguerite, tout le monde approuvait sa conduite, se reposant sur lui du soin d'arracher la jeune fille à ses tristes pensées. Cependant il n'était pas toujours facile de la décider à quelque-une de ces promenades. L'oncle employait pour cela toutes sortes de subterfuges, mais il n'y réussissait pas toujours. Elle préférait rester, à la maison, auprès de ses parents adoptifs, auprès de son oncle surtout, qu'elle ne laissait jamais de faire causer sur ses parents. Son oncle lui ayant appris qu'elle avait des cousins en Europe, elle faisait des projets de voyage pour aller les visiter. Cependant il lui coûtait beaucoup de se séparer de ses parents adoptifs qu'elle aimait plus que jamais. L'oncle souriait à tous ces beaux projets et promettait de faire disparaître toutes les difficultés, lorsque le temps serait venu de les mettre à exécution. Un matin, Marguerite, en descendant de sa chambre dit bonjour à son oncle, puis d'un ton câlin :

— Oncle, j'ai quelque chose d'important à vous dire, mais vous ne me gronderez pas.

— J'espère que non ; une grande fille comme toi doit toujours être sage.

— Malheureusement, je ne le suis pas toujours, puisque je vous fais de la peine et que probablement je vais vous en faire encore ; mais c'est inévitable.

— Qu'y a-t-il donc encore, mon Dieu ?

— Je lisais, il y a quelques jours un article sur le Japon. Vous savez que c'est un pays où le Christianisme a fait depuis quelque temps de très rapides progrès.

— Je ne vois pas le rapport que cela peut avoir avec ce que tu as à me dire.

— Il y en a un cependant, mon oncle, et un très grand.

— Lequel ?

— Je veux me faire missionnaire.

— Quoi ! ma fille, tu veux me quitter déjà ?

— Oh ! non, pas encore ; mais j'ai voulu vous faire part à l'avance de ma résolution.

— C'est donc une résolution, ma pauvre fille ?

— Oui, mon oncle. Cela me fait beaucoup de peine de vous l'annoncer. J'ai lutté longtemps contre cette idée ; mais plus je la repousse, plus elle s'impose à moi avec force. J'y ai longtemps réfléchi ; c'est le seul parti qu'il me reste à prendre.

L'oncle ne crut pas devoir contrecarrer les idées de sa nièce, pour pouvoir mieux les combattre à son aise :

— Cela demande réflexion, ma fille, si tu veux bien, nous en recauserons plus tard.

Marguerite fut étonnée de cette tranquillité. Elle en vint presque à penser que son oncle ne l'aimait pas tant qu'il le laissait croire, qu'il ne serait peut-être pas mécontent de se débarrasser d'elle de cette façon et que sans doute elle avait tort de voir tant d'obstacles où il y en avait si peu.

Mais cette tranquillité n'était qu'apparente.

Rentré dans sa chambre, l'oncle se jeta dans un fauteuil et, les deux mains sur son front comme pour mieux y retenir ses pensées qui y bouillonnaient, se mit à réfléchir.

Peu après, il alla frapper à la porte de M. et Mme Spencer tout surpris qu'il vint les trouver ainsi à une heure si matinale.

En voyant sa physionomie soucieuse, M. et Mme Spencer comprirent qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire et vivement lui demandèrent à la fois :

— Qu'y a-t-il donc, cher monsieur, est-ce que vous êtes malade ?

— Non ; plutôt à Dieu que ce ne fût que cela.

— Qu'est-ce donc ? dites vite, vous nous effrayez.

— Il n'y a pas à s'effrayer, mais j'ai tenu à vous prévenir au plus tôt : Marguerite vient de me dire qu'elle veut se faire missionnaire pour aller au Japon.

— Je m'attendais à quelque chose de semblable, dit Mme Spencer. Il ne faut pas s'étonner qu'une telle idée soit née dans son cerveau. Après les rudes épreuves par lesquelles elle vient de passer ; mais il faut bien espérer qu'elle ne la mettra pas à exécution.

— Je l'espère aussi. Mais qu'y a-t-il de mieux à faire dans la circonstance ?

M. et Mme Spencer se consultèrent un instant du regard, puis celle-ci prit la parole :

— Malgré tout l'attachement que mon mari et moi nous éprouvons pour Marguerite, nous n'oublions pas que nous ne sommes pour elle que des étrangers, que vous êtes son oncle, son plus proche parent, et que c'est surtout à vous qu'il appartient de décider de son avenir.

L'oncle fit un geste de dénégation.

— Mes bons amis, s'écria-t-il, ne me parlez pas ainsi, je vous en prie, vous me faites trop de mal. Marguerite n'est que ma nièce, mais elle est véritablement votre fille par les soins et le dévouement dont vous l'avez entourée, par l'affection que vous lui portez et qu'elle vous rend bien certainement. Je sais que dans ses derniers temps, elle a paru beaucoup moins expansive à votre égard. La pauvre fille cherchait à se renfermer dans sa douleur pour ne pas faire souffrir ceux qu'elle aime. Peut-être vous mêmes avez-vous été plus froids à son égard, par une délicatesse excessive dans la crainte de porter ombrage à l'égoïsme de mon amour. Veuillez me pardonner de n'avoir pas compris cela plus tôt. J'aime beaucoup ma nièce et l'amour véritable paraît toujours un peu jaloux ; mais sachez que je ne veux pas vous enlever la moindre part de l'affection que Marguerite vous doit et qu'elle vous porte toujours, j'en suis certain. Plutôt que d'en arriver là, je ferais violence à mes sentiments et je m'en irais loin d'ici.

M. et Mme Spencer protestèrent d'une commune voix.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

[MONTREAL, 23 JANVIER 1892]

CARMEN

PREMIERE PARTIE

Mathurin Lemonnier, connaisseur en bonnes choses, en sa double qualité de Normand et de capitaine de navire, avouait ingénument que les plats rédigés sur les plans du senor don Guzman dépassaient pour lui les limites de la perfection et atteignaient les bornes de l'idéal.

Il se frottait les mains et se disait tout bas que le gentilhomme espagnol était un agréable compagnon, et que sa présence à bord avait le don de faire trouver courtes les longues journées de voyage.

Après le repas du soir, amplement arrosé de vieux vins de Madère et de porto, les deux hommes prenaient l'air sur la dunette en regardant les poissons volants bondir et retomber autour du navire. Moralès et Mathurin regagnaient la cabine du capitaine ; on apportait des cartes et le gitano faisait à son adversaire l'honneur de lui gagner ou plutôt de lui voler deux ou trois écus, car l'Espagnol, non point pour l'appât d'un si mince bénéfice, mais dans le but honorable de s'entretenir la main, faisait sauter gaillardement la coupe.

Vers minuit les deux amis se séparaient.

Moralès, rentré chez lui, donnait une longue accolade à quelque flacon d'eau-de-vie de France ou de rhum de la Jamaïque, généreuses liqueurs entre lesquelles se partageaient avec équité ses sympathies.

Alors, agréablement lesté pour la nuit, il se jetait sur son lit et se mettait à penser à l'avenir, qu'il entrevoyait à travers un prisme couleur de rose.

Depuis qu'il ne craignait plus Quirino, Moralès ne craignait plus rien, pas même Dieu ! Tout lui semblait possible et tout lui semblait facile. Il se sentait devenir ambitieux !

A la vérité, la mort du chevalier de Najac l'avait privé du point d'appui sur lequel il comptait pour faire une brillante entrée dans le monde ; mais il ne se décourageait pas pour cela et il aspirait noblement aux plus hautes destinées.

Dans ses longs entretiens avec Mathurin Lemonnier, il avait acquis des notions très développées, sinon très exactes, sur ce qui se passait à la cour de France et dans les petits appartements de sa Majesté le roi Louis XV. Or, à cette époque, on parlait beaucoup, en province, du règne de *Cotillon III*.

"Qui sait ? pensait le gitano, le Havre n'est pas bien loin de Paris et Paris est tout près de Versailles... Si belle que puisse être la favorite, ma sœur Carmen est bien plus belle encore ! La veuve du chevalier de Najac vaut autant que la femme d'un gentilhomme de province, et le rôle du comte Jean du Barry me plairait à ravir !... Le roi est veuf... il est faible, dit-on... où s'arrêterait le pouvoir d'une femme habile et qui saurait le dominer ?... Louis XIV, le grand Louis XIV, n'est-il pas devenu le mari de la vieille Maintenon !... Rien n'est impossible en ce monde !... je le dis, et je le crois, caramba !..."

Là-dessus, Moralès s'endormait et rêvait que Louis XV l'appelait : *Mon beau frère !*

XXX

LE COFFRET D'ARGENT

Abrégeons, car désormais les événements vont se succéder avec une rapidité si grande que nous aurons peine à les suivre.

Le *Marsouin*, poussé par des vents constam-

ment favorables, allait bientôt atteindre le but de son immense traversée ; déjà il était en vue des côtes du Portugal ; quelques semaines encore et il entrerait, toutes voiles déployées, dans la Manche, puis enfin il jetterait ses ancres dans les eaux calmes des bassins du Havre.

Jamais la figure franche et ouverte de Mathurin Lemonnier n'avait offert une plus vive expression de contentement, à l'heure d'un heureux retour ; c'est que jamais le digne marin n'avait ramené son navire au port avec une cargaison plus précieuse aux yeux de son armateur. Il savait que l'arrivée d'Annunziata serait un grand événement pour Philippe Le Vaillant, et lui causerait une joie immense, joie mêlée cependant d'une profonde douleur, car aux baisers paternels qu'il donnerait à la fille de don José se mêleraient les larmes qu'il lui faudrait verser sur la mort de son vieil ami.

Un jour, à la hauteur du cap Saint Adrien qui forme saillie à l'extrémité de la Galice, comme le cap de la Hogue à la pointe de la Normandie, cette brise si belle et si maniable qui faisait voler le navire sur les grandes lames de l'Océan, tomba tout à coup et fut remplacée par un calme plat.

"Tonnerre de Brest ! s'écria le capitaine en voyant ses voiles inutiles pendre le long des mâts, voilà qui va nous retarder, et c'est dommage, car nous marchions ni plus ni moins que si le bon Dieu lui-même s'était donné la peine de mettre la main sur notre couronnement de poupe et de nous pousser en avant."

Néanmoins, à la contrariété qui se peignait sur ses traits, ne se mêlait aucune nuance d'inquiétude. Il dina gaiement avec Moralès, et tous deux, selon leur habitude de chaque soir, prirent des cartes et commencèrent cette éternelle partie que le gitano gagnait toujours, grâce à la merveilleuse habileté avec laquelle il savait forcer la chance à lui rester fidèle.

Tout à coup la porte de la cabine où les deux hommes étaient assis en face l'un de l'autre s'ouvrit à demi, et le second du navire montra dans l'entre-bâillement de cette porte sa figure légèrement assombrie.

"Eh bien, Pierre Hauville, lui demanda Mathurin, qu'y a-t-il donc ?

—Il y a, capitaine que je ne suis pas tranquille.

—Pourquoi cela ?

—Je crois voir dans le ciel et la mer quelque chose qui ne me laisse pas l'esprit en repos... Montez un peu sur le pont, s'il vous plaît, capitaine, et vous verrez..."

Mathurin savait à merveille que Pierre Hauville, vieux marin bronzé par vingt années de navigation sur tous les océans, n'était pas homme à se préoccuper sans motif sérieux, et surtout à déraisonner inutilement son capitaine.

Il quitta donc sa cabine à l'instant même, et, suivi de Moralès que l'idée d'un péril quelconque, fût-il même imaginaire, rendait plus pâle que de coutume, il gravit rapidement les degrés de l'escalier à rampe de cuivre qui conduisait sur le tillac.

Le premier regard qu'il jeta autour du navire lui prouva que les appréhensions de Pierre Hauville n'étaient pas sans fondement.

L'air restait calme, et pourtant le ciel et la mer offraient une apparence étrange.

Au dessus du navire le firmament était d'une incroyable pureté, et des myriades d'étoiles étincelaient dans ses espaces infinis.

A l'horizon, au contraire, une bande de nuages formait une ligne d'un noir violent, qu'on aurait crue tracée au pinceau tant elle se dessinait en vigueur sur les ténèbres. Au milieu de ces nuages, la lune, alors dans son plein et qui venait de se lever, apparaissait comme une tache ronde d'un rouge sombre et sanglant.

Cette goutte de sang produisait un effet bizarre et sinistre au sein de cette bande d'ébène qui s'élargissait de minute en minute et semblait monter des lointains profondeurs de l'Océan pour envahir et escalader le ciel.

Les nuages couraient avec une incroyable vitesse, et néanmoins aucun souffle de brise n'arrivait jusqu'au navire ; le pavillon du grand mât tombait perpendiculairement, et la flamme d'un fallot qu'on venait d'allumer à l'avant ne vacillait pas.

Ce n'est pas tout...

A l'entour du *Marsouin* la mer se soulevait en petites lames courtes et pressées, couronnées d'une crête d'écume phosphorescente, et qui ne venaient pas du large, car elles ne se déployaient point en larges nappes aux ondulations vigoureuses.

Ces petites lames moutonneuses semblaient produites par des hauts fonds et des brisants. On eût dit que l'Océan bouillonnait ; Mathurin Lemonnier avait pourtant la certitude de ne se trouver dans le voisinage immédiat d'aucun écueil, et d'ailleurs une distance de six lieues au moins séparait le *Marsouin* des côtes les plus prochaines.

Le capitaine vit en un clin d'œil tout ce que nous venons de décrire ; son front se plissa ; une ride se creusa entre ses sourcils.

Cette ride n'échappa point au regard perçant de Moralès.

"Cher capitaine, demanda le gitano, que dites-vous de cela ?"

Pour toute réponse, Mathurin secoua pensivement la tête.

"Bon Dieu ! fit Moralès d'une voix émue, est-ce qu'il y a du danger ?

—J'espère encore que non, don Guzman...

—Mais vous n'en êtes pas sûr ! que saint Jacques de Compostelle et Notre Dame d'Atocha daignent nous protéger !... Vous n'en êtes pas sûr, mon cher capitaine ?

—Que puis-je vous répondre ?... L'homme ne saurait deviner les volontés et les desseins de Dieu... Depuis que je navigue, et il y a déjà longtemps de cela, je n'avais encore vu ce que mes yeux regardent en ce moment. Voyez, ces nuages montent sans qu'aucun souffle les pousse... Cette mer s'agite sans qu'aucun tourbillon la fouette ?... Que va-t-il arriver ?... Je l'ignore, et je mets ma confiance en celui qui commande aux orages et à l'Océan... Senor don Guzman, connaissez-vous une plus belle prière que celle des marins bretons : "Mon Dieu, prenez pitié de mon âme, mon navire est si petit et votre mer est si grande !..."

—Oui... oui... balbutia Moralès, fort belle, fort belle assurément... Je me la rappellerai avec bien du plaisir quand nous serons à terre.

—Capitaine, demanda Pierre Hauville, avez-vous des ordres à me donner ?

—Oui.

—Lesquels ?

—Tout le monde sur le pont, afin qu'on soit prêt pour les manœuvres si le vent s'élève et vient à souffler tempête.

—Suffit, capitaine."

Au bout d'une ou deux minutes l'équipage entier du *Marsouin* se groupait sur le tillac au pied des mâts, et les matelots les plus vieux et les plus expérimentés échangeaient entre eux des regards significatifs dont l'expression, très certainement, aurait rendu Moralès bien autrement inquiet et bien autrement pâle qu'il ne l'était déjà, s'il avait pu la surprendre. Mais Moralès était trop grand seigneur pour accorder une minute d'attention à de simples matelots.

Le bouillonnement de la mer dont nous avons parlé augmentait d'intensité ; la surface toute entière de l'Océan semblait lumineuse ; un bruissement semblable à celui que produirait une gigantesque chaudière en ébullition sur un feu de forge commençait à se faire entendre.

A l'horizon, la ligne sombre montait toujours ; elle envahissait déjà près de la moitié du ciel. La tache sanglante se noyait dans les ténèbres croissantes.

Soudain retentirent des grondements sourds, pareils aux lointaines détonations de cent pièces d'artillerie ; en même temps la ligne noire s'élargit, se développant à la manière d'un éventail qu'on déploie, et couvrit le firmament tout entier.

Alors éclata, comme un signal, un formidable coup de tonnerre...

A ce signal tous les éléments répondirent à la fois.

Une nappe de feu embrasa les nuages entassés ; l'Océan soulevé se hérissa de vagues monstrueuses ; des quatre coins du ciel les vents accoururent avec des sifflements d'enfer. Sous ce puissant effort, le navire, attaqué brusquement, tourna sur lui-même ainsi qu'une toupie sous la main d'un

enfant ; il chancela comme un homme ivre, et de sa membrure ébranlée un long gémissement s'exhala, tandis qu'une nappe d'eau colossale, le prenant en travers et retombant sur lui avec une violence irrésistible, enlevait en se retirant une partie de son bordage.

Sous cette agression formidable, le pauvre navire se déroba comme un cheval ombrageux se met à fuir, à sec de voiles et avec une rapidité prodigieuse, devant le vent qui venait du large.

Tout ce qui précède s'était passé en moins d'une minute, et d'une façon presque instantanée.

— Capitaine, dit Pierre Hauville, si nous continuons ainsi, avant deux heures nous serons à la côte.

— Je le sais bien, répondit Mathurin avec un sang-froid que l'imminence du péril semblait doubler.

— Mais alors, s'écria Moralès saisi d'une indicible épouvantante, mais alors nous sommes perdus ! . . .

— J'en ai peur . . . cependant, nous allons lutter ! . . .

Et tandis que le gitano, à demi fou, se précipitait dans l'escalier qui conduisait à l'entrepont afin de rentrer dans sa cabine et de revêtir une sorte de corselet de liège qu'il s'était préparé, dans ses moments de loisir, pour faire face aux fâcheuses éventualités d'un naufrage, le capitaine emboucha son porte-voix et commanda une manœuvre qui fut exécutée sur le champ.

Nous n'abuserons point des termes techniques, dont il nous serait impossible, d'ailleurs, de nous servir sans la plus parfaite gaucherie ; nous n'abuserons pas davantage des phrases imagées et pittoresques que pourrait très certainement nous fournir une description de tempête.

Littérairement parlant, la tempête est usée jusqu'à la corde et n'inspire pas plus de véritable émotion que le : *Merci, mon Dieu ! . . .* du boulevard du Crime.

Il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que le but de Mathurin Lemonnier et de son équipage était de soutenir la lutte contre l'ouragan déchaîné, de courir vent debout pour gagner la haute mer, et, s'il plaisait à Dieu, d'éviter d'être jeté à la côte, où le navire ne pourrait manquer de se perdre corps et biens.

Telle était l'entreprise tentée par le capitaine ; mais il devint presque aussitôt manifeste que cette entreprise n'offrirait aucune chance de réussite.

Malgré l'irréprochable habileté des commandements, malgré les héroïques tentatives des matelots, le *Marsouin* dérivait d'une façon de plus en plus rapide sous les coups d'aile de la tempête.

Chaque trombe d'air, en passant sur lui, arrachait quelque lambeau des voiles déchirées, avec un bruit strident qui se perdait au milieu de l'assourdissant fracas des flots et des vents ; le mâts de misaine, brisé aux deux tiers de sa hauteur, fut emporté comme un brin de paille . . .

Soudain, un grand cri retentit à l'arrière.

Le gouvernail venait d'être démonté par un coup de mer, et le matelot qui tenait la barre enlevé par la vague furibonde.

Jusqu'à ce moment, la perte du *Marsouin* avait été probable . . . à partir de cette minute elle devint certaine. Un navire désemparé, qui ne gouverne plus et que le vent pousse à la côte, est un navire irrévocablement perdu . . . à moins qu'un miracle ne vienne le sauver. Mais au dix-huitième siècle comme de nos jours, les miracles étaient peu fréquents.

Mathurin Lemonnier se laissa tomber, avec l'expression du découragement le plus profond, sur un rouleau de cordages au pied du grand mâts.

Pierre Hauville s'approcha de lui et lui demanda :

— Capitaine, avez-vous des ordres à me donner ? Mathurin secoua la tête.

— Que devons-nous faire ? reprit le second.

— Recommander notre âme à Dieu et attendre . . .

Dans moins d'une heure nous serons à la côte . . . Nous essayerons alors de mettre les canots à la mer et de sauver les passagers et l'équipage ; mais j'ai la conviction que ce que nous ferons sera fait en vain, et que nous sommes tous condamnés . . .

Pierre Hauville quitta le capitaine sans donner le moindre signe d'émotion.

Le navire, que la tempête chassait devant elle comme un bouchon de liège, chancelait, craquait, gémissait, mais ne sombrait pas. Il bondissait de vague en vague et courait dans la direction de la terre ferme avec la vitesse incalculable d'un boulet de canon.

Les hommes de l'équipage se cramponnaient à tous les objets solides qui s'offraient à eux sur le pont, afin de n'être pas emportés par les paquets de mer qui d'instant en instant balayaient le tillac dans toute sa longueur.

Mathurin prit lentement, et la tête basse, le chemin qui conduisait à l'entrepont. Il allait prévenir Annunziata et Carmen de l'imminence du péril, et leur demander de prier pour le salut commun, puisque désormais il ne restait d'autre ressource que la prière.

La fille de don José et la veuve de Tancredi se trouvaient réunis dans la même cabine. Elles semblaient calmes toutes deux.

— Capitaine, dit Annunziata avec un sourire doux et résigné, je crois bien que nous devinons ce que vous venez nous apprendre . . . Il n'y a plus d'espoir, n'est-ce pas ? . . .

— Plus d'espoir qu'en Dieu . . . répondit Mathurin.

— Combien nous reste-t-il de temps à vivre ?

— Une heure à peine, à moins d'un miracle, et ce miracle il faut le demander . . .

Un nouveau sourire, plus triste que le premier, vint aux lèvres d'Annunziata.

— Hélas ! murmura-t-elle, une fois déjà au pied du lit de mon père mourant, j'ai prié Dieu de faire un miracle, et je ne l'ai pas obtenu . . . Je n'espère rien, capitaine, mais pourtant nous allons prier . . .

Mathurin salua et fit un pas vers la porte. Annunziata l'arrêta.

— Capitaine, lui dit-elle, lorsqu'approchera la minute suprême, vous nous ferez prévenir, n'est-ce pas, afin que nous puissions une dernière fois, regarder le ciel ? . . .

— J'aurai l'honneur de venir moi-même . . .

Et il sortit.

Annunziata prit alors Carmen dans ses bras, et l'embrassant avec effusion, elle lui dit :

— Que nous importe de mourir, chère sœur ! . . . N'allons nous pas retrouver là haut ceux que nous avons le plus aimés en ce monde . . . vous votre mari, moi mon père ? . . .

Carmen croyait sentir déjà dans ses longs cheveux la main glacée de la mort. Toute comédie devenait inutile. Elle ne répondit pas.

La fille de don José ouvrit un petit coffret d'argent ciselé qui contenait quelques bijoux et les deux lettres que nous connaissons. Elle prit les feuillets couverts de l'écriture de son père et les appuya longuement contre son cœur et contre ses lèvres, puis elle les replaça dans le coffret, qu'elle referma en disant à Carmen :

— Voilà mon trésor . . . Il ne me quittera pas . . . Je l'emporte avec moi dans ma tombe inconnue . . . Et maintenant, ma sœur, faisons ce que nous a demandé ce pauvre capitaine, mettons nous à genoux et prions . . .

Le temps avait marché.

La tempête semblait redoubler de furie. Des tapages inouïs, dont aucune expression ne saurait donner une idée à ceux qui n'ont point entendu l'Océan se brisant, dans ses jours de colère sur les rochers de Pen Mark, indiquait aux oreilles expérimentées que la côte devait être proche ; mais on ne la voyait pas, moins encore à cause de l'obscurité qu'en raison de la poussière d'écume qui flotait dans l'atmosphère et qui formait un embrun plus épais et plus aveuglant que le brouillard de Londres.

Au milieu de ce tumulte des éléments régnait à bord un profond silence. Ce silence fut interrompu par une clameur de toutes les poitrines à la fois . . .

Une vague monstrueuse, arrivée des extrémités de l'horizon, souleva le *Marsouin* jusqu'à sa cime,

et, parmi les ténèbres de l'abîme creusé sous lui et dans lequel il allait être précipité, on entrevit deux roches aiguës, placées l'une à côté de l'autre ainsi que les supports d'un chevalet de torture et d'agonie.

Les marins cachèrent dans leurs mains crispées leurs visages pâles ; ils donnèrent une pensée aux familles, aux femmes, aux fiancées qu'ils ne devaient plus revoir, et ils attendirent la mort.

Le *Marsouin*, en équilibre un moment sur la crête de la lame, descendit dans le gouffre avec l'impétuosité d'une flèche. Un formidable choc fit trembler sa quille et ses fiancs. Le grand mâts s'abattit sur le pont. La cloche du bord sonna d'elle-même un glas d'agonie ; puis le navire, au milieu de la stupeur de l'équipage, resta debout et immobile . . .

La dernière vague venait de le lancer entre les deux roches, où il était entré à la façon d'un coin de fer dans un bloc de chêne, et qui le serraient irrésistiblement avec leurs tenailles de granit.

A la clameur d'épouvante succéda un cri de joie et d'espérance. Mathurin Lemonnier secoua la tête. Il ne s'illusionnait point sur la position nouvelle faite par le hasard au malheureux navire. C'était un répit, sans doute, mais ce n'était pas le salut.

En effet, le *Marsouin*, captif dans cet étai, se trouvait au dessous du niveau des grandes vagues. Chacune d'elles viendrait le heurter avec d'autant plus de fureur que son immobilité absolue donnerait sur lui plus de prise. Il semblait matériellement impossible que la coque, quoiqu'elle fût neuve, solide et doublée en cuivre, résistât longtemps, et toutes les charpentes allaient se disjoindre et se séparer sous l'effort des lames qui le frappaient sans relâche.

Cependant, nous le répétons, c'était un répit. Il fallait en profiter pour mettre les canots à la mer et pour tenter de gagner la côte à travers le ressac et les brisants, entreprise que les plus audacieux auraient regardée comme impossible à mener à bonne fin par un temps pareil, même en pleine jour. Mais entre deux morts également certaines, les marins choisissent toujours celles où du moins il leur sera permis de lutter jusqu'au bout . . .

C'est que, quoi qu'on en dise, dans ce dernier cas il reste malgré tout au fond de l'âme humaine une lueur d'espoir qui ne s'éteint qu'avec la vie.

Mathurin Lemonnier donna l'ordre de décrocher les palans du canot et de la chaloupe, et de préparer des cordages et des avirons ; puis il redescendit à la cabine d'Annunziata.

— Est-ce la mort que vous nous annoncez, capitaine ? demanda-t-elle d'une voix ferme.

— Pas encore . . . C'est peut-être la vie . . .

Les regards d'Annunziata exprimèrent l'étonnement. Ceux de Carmen étincelèrent.

— Ah, s'écria-t-elle avec une fiévreuse ardeur, qu'y a-t-il donc de nouveau, capitaine, et que pouvons-nous espérer ?

En peu de mots, Mathurin Lemonnier expliqua la position, annonça qu'on allait mettre les embarcations à flot, et engagea la jeune fille et la jeune femme à monter sur le pont.

Annunziata saisit la poignée du petit coffret d'argent et suivit Carmen qui s'était élancée dans l'escalier.

Au moment où ils arrivèrent l'une et l'autre sur le tillac dévasté, elles se heurtèrent contre Moralès qui, de son côté, venait d'y faire son apparition.

Le gitano, au milieu de ce terrible drame qui se jouait sous l'œil de Dieu et dont l'Océan et la mort étaient les metteurs en scène, le gitano, disons-nous, offrait une apparence tellement grotesque, qu'à son aspect le sourire naissait forcément sur des lèvres qui bientôt peut-être seraient glacées.

Livide de peur, grelottant d'effroi, il avait revêtu le corselet de liège préparé par lui avec tant de soin et de prévoyance. Non content de cet appendice, il avait entouré son cou long et maigre d'une sorte de bracelet bizarre formé de cinq à dix douzaines de bouchons enfilés les uns à côté des autres, comme des perles, dans un morceau de grosse ficelle. Cette cravate de sauvetage était destinée à lui soutenir la tête hors de l'eau.

Des bracelets du même genre enveloppaient ses poignets osseux.

Ce n'est pas tout encore... Dans les profondeurs de la cale, Moralès s'était emparé d'une cage à poulets dont les pensionnaires avaient eu la gloire de paraître, accommodés à diverses sauces, sur la table du capitaine. Une corde passée autour de ses reins l'unissait étroitement à cette cage qu'il traînait avec un grand fracas derrière lui, et dans l'intérieur de laquelle il avait placé un petit tonnelet d'où s'échappaient à chaque mouvement des sonorités métalliques.

Ce tonnelet contenait la fortune du gitano et devenait pour lui la cause de douloureuses inquiétudes et d'horribles terreurs.

" Hélas ! hélas ! balbutia-t-il avec des soupirs et des gémissements, pourvu que le baril ne soit pas trop lourd... "

" S'il allait, grand Dieu ! m'entraîner par son poids au fond de la mer, ou si je me voyais contraint de le sacrifier pour sauver ma vie !! Oh ! bonne Notre-Dame del Pilar, et mon illustre patron saint Jacques de Compostelle, daignez me préserver de ces deux extrêmes lamentables !... "

Tandis que Moralès se désolait ainsi, Mathurin Lemonnier s'occupait d'une opération difficile : la mise à la mer des embarcations. Dix personnes pouvaient s'entasser dans le canot. La chaloupe était de taille à en contenir une vingtaine. Or, y compris Moralès, les deux passagers et la mulâtresse, il n'y avait sur le navire que vingt-cinq personnes... "

On s'occupa d'abord du canot.

Les roches aiguës qui mordaient le *Marsouin* à droite et à gauche, ne permettaient point de tenter le *lançage* par la hanche de tribord ou par celle de bâbord. La frêle embarcation fut portée sur le couronnement de la poupe, deux câbles furent amarrés à son avant et à son arrière, quatre matelots, l'aviron en main, prirent place sur ses bancs ; les câbles passés sur des poulies se roidirent, soulevant le canot qu'on éloigna avec une gaffe et qui, après être resté suspendu pendant quelques secondes entre le ciel et l'eau, descendit dans l'abîme ouvert au dessous de lui et se trouva heureusement à flot... Il ne s'agissait plus désormais que de laisser couler, à l'aide d'un cordage, depuis le navire dans le canot, et c'est ce que quelques hommes de l'équipage allaient faire sur l'ordre de Mathurin qui réservait la chaloupe pour les passagères, lorsqu'une lame énorme, venant déferler tout à coup sur la chétive barque, la lança contre la poupe du *Marsouin* où elle fut, non pas brisée, mais hachée, par la violence du choc... Aucun des matelots qui la montait ne reparut.

Un morne silence accueillit cette catastrophe. Annunziata seule avait poussé un faible cri en cachant sa tête dans ses mains.

Le temps pressait. La membrure disloquée du navire craquait de plus en plus. On sentait le pont trembler sous les pieds à chaque seconde. Le capitaine fit un signe, et l'opération qui venait d'avoir lieu pour le canot fut recommencée pour la chaloupe ; seulement, comme cette dernière était plus grande et par conséquent plus difficile à manœuvrer, huit rameurs embarquèrent au lieu de quatre... "

Au bout de quelques minutes, la chaloupe flottait à trois ou quatre brasses du navire, et deux de ses matelots se cramponnaient à l'extrémité d'un câble dont l'autre bout était amarré à la lanterne de la poupe. Il fallait se suspendre à ce câble avec les deux mains et descendre ainsi, malgré les brusques secousses d'un formidable tangage.

Mathurin s'approcha d'Annunziata et lui dit : " A vous de passer la première, mademoiselle... vous voyez le chemin, il est périlleux, mais il n'est pas impossible... Du courage et hâtez-vous. "

" J'aurai du courage... " répondit la fille de don José.

Puis elle ajouta, en s'adressant à Carmen et en remettant dans ses mains le coffret d'argent :

" Gardez ceci pendant une minute, chère amie ; si j'arrive à bon port dans la chaloupe, vous me jetterez ce coffret que je ne puis garder en ce moment avec moi... Je vais vous donner l'exemple et vous montrer le chemin... "

Annunziata embrassa sa compagne, qui restait

muette et comme anéantie. Elle murmura une courte prière. Elle serra pudiquement sa robe à la hauteur de ses chevilles, avec son mouchoir ; puis, saisissant le câble, que pouvaient à peine entourer ses petites mains si frêles et si charmantes, elle s'élança résolument dans l'espace... "

Tandis qu'elle accomplissait cette descente dangereuse, pas un cœur ne battait à bord, et les marins les plus endurcis se sentaient émus et tremblants pour cette belle jeune fille, eux que la mort imminente laissait indifférents pour eux-mêmes... "

Malgré son apparence délicate, Annunziata ne manquait pas de force nerveuse. Elle ne lâcha point le câble qui déchirait ses mains. Les matelots la reçurent dans leurs bras et l'assirent sur l'un des bancs de la chaloupe.

" A votre tour, maintenant, madame... " dit le capitaine à Carmen.

La gitane s'approcha du couronnement pour jeter à sa compagne le coffret d'argent et pour tenter la périlleuse descente à son tour.

Elle n'en eut pas le temps.

Une lame gigantesque, pareille à celle qui venait de broyer le canot contre la poupe, accourut en bondissant comme une bande de chevaux sauvages à crinières d'argent ; elle s'empara furieusement et irrésistiblement de la chaloupe, dont elle brisa tous les avirons à bâbord, et qu'elle entraîna à une distance de plus de cent brasses.

" Ils sont perdus !... balbutia Mathurin. "

" Perdus ! répéta Carmen, pourquoi perdus ? La chaloupe n'est pas chavirée. Voyez... elle flotte... elle s'éloigne... C'est nous qui sommes perdus... c'est nous et non pas eux ! "

" Eux comme nous, madame... Ils n'ont plus que quatre avirons... par un temps pareil, comment lutteraient-ils ? Et tenez, que vous disais je ? la chaloupe fuit sans direction, au gré de la tempête qui l'entraîne... elle n'obéit pas à son faible équipage... elle prête le flanc aux larmes qui vont la couler. "

En effet, aux clartés phosphorescentes de l'écume, on apercevait l'embarcation tournant sur elle-même comme saisie de vertige. Annunziata agenouillée, étendait ses deux mains vers le navire... Cette vision lugubre ne dura que quelques secondes et tout disparut dans les ténèbres sous les portiques sombres que formaient les eaux mugissantes.

" Allons, se dit Carmen, c'est fini... il faut mourir... je n'ai pas dix-huit ans ! j'aurai bien peu vécu... "

Puis, comme elle n'espérait plus rien, comme il ne restait à bord aucune embarcation, par conséquent, croyait-elle, aucune chance de salut, et comme elle souffrait cruellement du froid sous ses vêtements trempés d'eau, elle redescendit machinalement dans sa cabine et elle se jeta sur son lit en serrant contre sa poitrine, par un mouvement nerveux et involontaire, le coffret d'Annunziata.

De tout son équipage, le *Marsouin* ne conservait que sept hommes, en comptant le capitaine, le second et le maître coq.

Pierre Hauville s'approcha de Mathurin.

" Capitaine, lui dit-il, ils demandent à faire un radeau. "

Mathurin haussa les épaules.

Cependant, après une seconde de réflexion, il répondit :

" Eh bien, qu'ils fassent... c'est inutile, mais c'est innocent... "

Les matelots s'armèrent de haches aussitôt, et se mirent à la besogne. Le gros bois ne leur manquait pas. Ils avaient le grand mât, la vergue de misaine et celle de beaupré pour la membrure du radeau projeté. Ils démolirent une partie du bordage afin d'avoir des planches, et ils taillèrent et clouèrent avec une ardeur si grande, qu'en moins d'une heure ils achevaient leur travail.

Restait à mettre le radeau à la mer. Tout le monde y prêta la main, même Moralès, même la femme de chambre mulâtresse d'Annunziata.

Mais voici qu'au moment où la lourde machine, roulant sur des tronçons de mât placés sous elle comme des cylindres, s'inclinant déjà vers l'Océan, une montagne d'eau s'écrouta sur le navire.

Quand cette avalanche liquide eut passé, le pont, dans toute son étendue, était absolument désert,

hommes et radeau, tout avait disparu ; seulement à plus de cent brasses du *Marsouin*, Moralès, soutenu par ses lièges et par sa cage à poulet, se débattait au milieu des vagues écumantes.

On eût dit que dans ce suprême et plus terrible effort, la tempête venait d'épuiser ses violences. Les nuages entassés sur le ciel se déchirèrent comme un immense rideau. La lune, voilée jusqu'alors, émergée des abîmes du firmament et versa les torrents de sa blanche lumière sur les eaux blanches et tourmentées... "

Etendue sur le lit de la cabine, immobile et les yeux ouverts, Carmen ne dormait pas et n'était point évanouie, et cependant elle ne conservait aucun sentiment distinct de ce qui venait de se passer en sa présence, et de la situation que plus critique dans laquelle elle se trouvait.

Paralysée physiquement et moralement par la fatigue et surtout par le froid, la jeune femme était plongée dans une torpeur presque absolue.

Un frisson continu secouait ses membres. Ses dents se heurtaient. Tout son corps tressaillait aux brusques et continus soubresauts du bâtiment qui gémissait sous les attaques de la mer ; car, aux heures de leur agonie, les navires ont une voix pour se plaindre comme les hommes. Les mille clameurs de l'Océan heurtaient son tympan et l'assourdisaient, mais elle ne se rendait compte ni de ce froid aigu qui pénétrait jusqu'à la moëlle de ses os, ni de ces tressaillements douloureux, ni de ce vacarme infernal.

Bien des heures se passèrent... "

Enfin Carmen s'aperçut avec étonnement que des flots de clartés, entrant par les petites fenêtres aux épais carreaux de cristal, remplaçaient les ténèbres, que le navire ne tremblait plus et qu'un silence relatif régnait autour d'elle.

Alors ses souvenirs lui revinrent. Elle se leva chancelante, et elle voulut sortir de la cabine. Ses jambes engourdis refusèrent d'abord de la porter, puis, peu à peu, la circulation du sang se rétablit, elle reprit des forces, elle put se trainer jusqu'à l'escalier, le gravir péniblement et arriver sur le pont.

Le spectacle qui s'offrit à ses yeux était solennel.

L'heure de la marée basse venait d'arriver : le navire, prisonnier entre les immenses blocs de granit qui l'avaient sauvé d'une destruction immédiate, se trouvait suspendu dans le vide à une grande hauteur au-dessus des vagues ; des nappes d'écume d'une blancheur laiteuse couvraient l'Océan, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, et témoignaient des fureurs de la nocturne tempête.

A suivre

COUP DOUBLE

En été, l'ouvrage qui se fait en dehors de la maison comme par exemple l'ouvrage qui se fait dans la cuisine d'été, le lavage et le passage occasionnent fréquemment des accidents de diverse nature : on risque de se brûler ou de s'échauder. A ces maux, M. Jno. Heineman, Middle Amana, Iowa, E. U. A. a trouvé le véritable remède. Il dit : " Je me suis ébouillanté le bras et presque en même temps j'ai attrapé une entorse. Une seule bouteille d'Huile St-Jacob m'a promptement guéri des deux maux. Voilà qui double facilement sa valeur et démontre sa grande utilité. "

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet.

PHTISIE PULMONAIRE

Bien qu'il puisse y avoir des cas de phtisie tellement avancés que le Vin à la Crésote de Hétre du Dr Ed. Morin ne pourrait guérir, il est certain qu'il n'y a pas tellemment de cas, si avancés que l'emploi de ce Vin ne puisse soulager.

M. Félix Sauvageau, entrepreneur-menuisier, demeurant, au No 179 1/2, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSOMPTION de la GORGE.

MAISON BLANCHE 65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes
Chambre 213 et 214. Tel. Bell 2346
EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

UN ingénieur-chimiste-analyste, au courant des mines, des industries et de l'agriculture, accepterait un emploi sans difficulté dans le pays où il faudrait résider. Bonnes références. S'adresser à Z., bureau du journal.

UN agriculteur au courant de l'incubation artificielle et l'élevage des volailles, demande une situation. S'adresser à L. M., bureau du journal.

On demande de l'amiante non travaillée (rude). Adresser échantillons, 1 livre environ, prix, quantités disponibles, lieux de livraison, conditions de vente et de paiement à A. L. Tourchot, 120, rue Chapelle, Ottawa, Ont.



C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTRÉAL.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *\$11.45 a.m., 4.15 p.m.
Portland, Boston, —\$9.00 a.m., *\$3.15 p.m.
Toronto—\$9.20 a.m., *\$8.45 p.m.
Détroit, Chicago, etc., *\$8.45 p.m.
Ste-Anne, Vaudreuil, Rigault, 5.10 p.m.
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., *\$11.45 a.m.
St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. \$7.50 p.m.
Waterloo 9.00 a.m. 5.40 p.m.
St-Hyacinthe, Drummondville, Sorel, 4.00 p.m.
Newport, \$9.00 a.m., 5.40 p.m., *\$8.15 p.m.
Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc., \$7.50 p.m.
De la Gare du carré Dalhousie :
Québec, 8.25 a.m., \$3.30 p.m. et \$10.00 p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, \$8.50 a.m., 4.40 p.m. \$8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, \$8.40 p.m.
Lachute, St-Andrews, etc., 8.50 a.m. 4.40 p.m.
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. p.m.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.
† Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
s Chars-palais et chars-dortoirs. r Les trains laissent Montréal les samedis au point de connection † Dimanches seulement.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS 1611, RUE NOTRE-DAME Coin rue St-Gabriel. Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de plâté, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour : a cheveux. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 102 rue St-Laurent

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle créée Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 18 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15 rue Lafayette, Paris (France)

Scientific American Agency for PATENTS. CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc. For information and free Handbook write to MUNN & CO, 361 BROADWAY, NEW YORK.

Scientific American Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO, PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20.00 jusqu'à \$250.00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12.00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE ST-CATHERINE (3ème porte de la rue St-André) Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses ; Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent ; Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi. Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF. Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSO LAIS. EN VENTE PARTOUT SEUL PROPRIÉTAIRE L. ROBITAILLE, Chimiste JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC. TIRAGES EN FEVRIER 1892 3 et 17

3134 LOTS VALANT..... \$52,740 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à S. E. LEFEBVRE, Gérant 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Signatures of commissioners.

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk Pierre Lanoux, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI 10 FEVRIER 1892

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: PRIX, ESTIMATION, and AMOUNT. Includes rows for 1 PRIX DE \$300,000 est., 1 PRIX DE 100,000 est., etc.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: PRIX, ESTIMATION, and AMOUNT. Includes rows for 100 PRIX DE \$500 sont., 100 PRIX DE 300 sont., etc.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: PRIX, ESTIMATION, and AMOUNT. Includes rows for 999 PRIX DE \$100 sont., 999 PRIX DE 100 sont., etc.

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5 Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 65 billets d'une \$1 pour \$60 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous paierons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature visible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées. N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-sept.

"August Flower"

Maladies Biliées, Constipation, Douleurs dans l'estomac.

"J'ai souffert de maladies bilieuses et de constipation pendant 15 ans : j'essayai toutes les prescriptions sans résultat satisfaisant. À la fin, un ami me recommanda "August Flower". Je l'ai pris selon la direction, et il m'a guéri ces douleurs d'estomac que je ressentais depuis si longtemps. Il n'y a pas de mots qui puissent dire mon admiration pour votre remède. Je suis maintenant content de vivre, tandis qu'autrefois la vie me semblait un fardeau. Un remède semblable est un bienfait pour l'humanité et ses bonnes qualités ainsi que son mérite devraient être connus de tous ceux qui souffrent de la dyspepsie, de maladies bilieuses, etc., etc.

JESSE BARKER

Imprimeur

HUMBOLDT

Kansas

G. G. GREEN

Seul fabricant

Woodbury, New-Jersey, E. U. A. et Toronto, Canada. [16]

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. E. GAUTHIER.

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 8 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeon

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils, ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impériale

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800

MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an 18 fr.; six mois 10 fr.; Union postale, un an 20 fr.; six mois 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

PREMIER CONCOURS DE PROBLÈMES ET DE SOLUTIONS DU JEU DE DAMES À LA POLONAISE (72 CASES) DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Concours de Problèmes ouvert aux compositeurs de tous les pays

Chaque compositeur peut envoyer trois (3) problèmes inédits avec devise séparé, pour chaque problème, et accompagnés de leurs solutions. Les problèmes ne devront pas être signés. Les noms et adresses des compositeurs, accompagnés des devises que porteront leurs problèmes devront nous être adressés séparément. Les envois seront reçus pour le Canada et les États-Unis, jusqu'au 15 février, et pour les autres pays, jusqu'au premier mars 1892. Les positions que les juges ne trouveront pas naturelles ne seront pas primées.

Concours de solutions

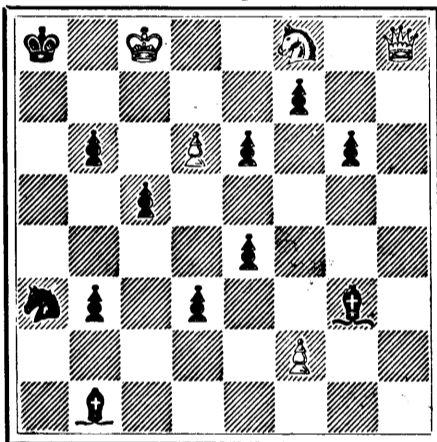
Ce concours comprendra tous les problèmes qui seront classifiés pour le concours de composition et dont la publication commencera dans le premier numéro du mars 1892 du MONDE ILLUSTRÉ.

Pour toute solution juste, il sera accordé 2 points; pour preuve qu'un problème n'a pas de solution, 2 points; pour fausse solution, il sera retranché un point. Les entrées seront closes le dernier de février. Les noms des concurrents seront annoncés dans le numéro qui contiendra les premiers problèmes. Nous annoncerons dans un prochain numéro la liste des prix pour chaque concours. Les envois devront être adressés comme suit: "Le jeu de Dames," Bureau du MONDE ILLUSTRÉ, Montréal, Canada.

No 23.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Composé par M. Conrad Bayer

Noirs—12 pièces



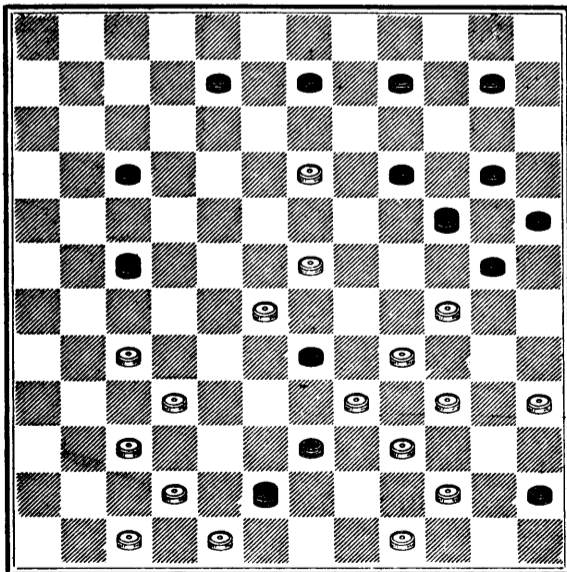
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 4 coups

No 23.—PROBLÈME DE DAMES

Composé par M. Elie Jacques, Montréal

Noirs—15 pièces



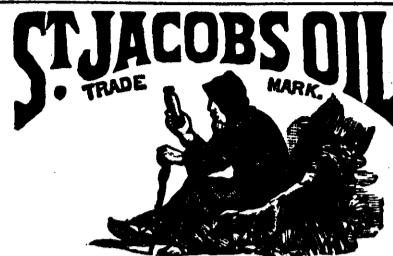
Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTIONS.—No 34. C'est que *La Dame Blanche* vous regarde, et que les affaires des autres ne vous regardent pas.

No 35.—Oiseau-mouche. Gélinothe Coq-d'Inde.

Les solutions des problèmes de Dames et d'Échecs sont renvoyées à la semaine prochaine, faute d'espace.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX. MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS. MAUX DE GORGE.

ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND HAND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine agent for it, or send a 3c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la *Vigueur des Cheveux d'Ayer* est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la *Vigueur des Cheveux d'Ayer*. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre *Vigueur des Cheveux* en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. *Je parais dix ans plus jeune.*"

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la *Vigueur des Cheveux d'Ayer*, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la *Salsepareille d'Ayer* ou bien par les *Pilules d'Ayer* jointes à la *Vigueur*, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Grand vente à bon marché du mois de Janvier

ESCOMPTE INVITANTS

25 à 75 POUR CENT

RUBANS

Un lot immense de rubans réduits de 25c à 75 pour cent.
Un lot valent 3c, 5c la verge, vendus la verge.

50 POUR CENT

Garnitures perlées, Tabliers, Panneaux, Plastrons valant 60c, 75c, \$1 \$1 25, \$2 00, \$3 00, \$4 00, \$5 00, \$8 00, \$10 00, \$16 50, vendues 30c, 38c, 50c, 63c, \$1 00, \$1 50, \$2 00, \$2 50, \$4 00, \$5 00, \$6 25 chaque.

67 PAR CENT

Dentelles orientales, béiges, cafés, etc., à 1c, 1½c, 2c, 2½c, 3½c, 4c, 5½c, 6c, 6½c, 8½c, 10c, la verge.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

Pour billets et autres informations s'adresser à l'ingénieur en chef des agents de la Cie.
WM. EDGAR, L. J. SEARJEANT,
Ag. gén. des Pas. Direc. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et de masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1900..... \$2,091,933 87
Sécurité pour les assurés..... 1,916,136 50

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE,
Agent du département français.

J. H. BOUTE & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

34567

Ceux qui souffrent de LA GRIPPE trouveront la force et une nourriture

stimulante dans l'usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

J. R. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

HARTSHORN'S

SELF-ACTING

SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAPH
OF
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

**POOKS FRIEND
BAKING POWDER**

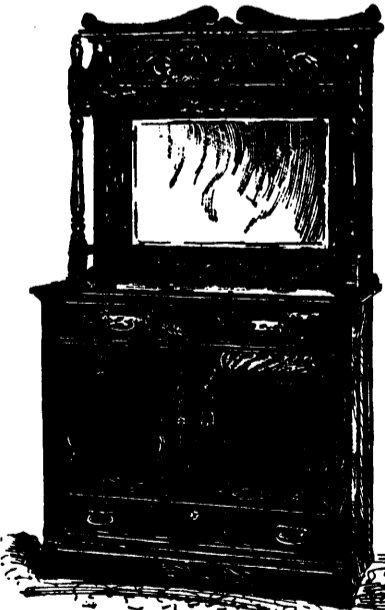
DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal.

Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Powell & Co's Newspaper Ad. Agency, 25 Spruce St., New York.

**DOMINION
PIANOS.**

Pas d'agents. Veuillez vous adresser directement au magasin. Visite et correspondance sollicitées.

**L. N. PRATTE
1676
NOTRE DAME MONTREAL**

Solel importateur des Pianos

Hazleton, Krainch et Bach, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Elienses, Peloubet et Dominion.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonces. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

**LA CHEVEURE C'EST LA SANTE
LE RÉGÉNÉRATEUR
CAPILLAIRE
G. AUDETTE**

Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

**PILULES
DU
DR
WILLIAMS
ROSES
OUR
PERSONNES
ALES**

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.,** Providence, Ont.